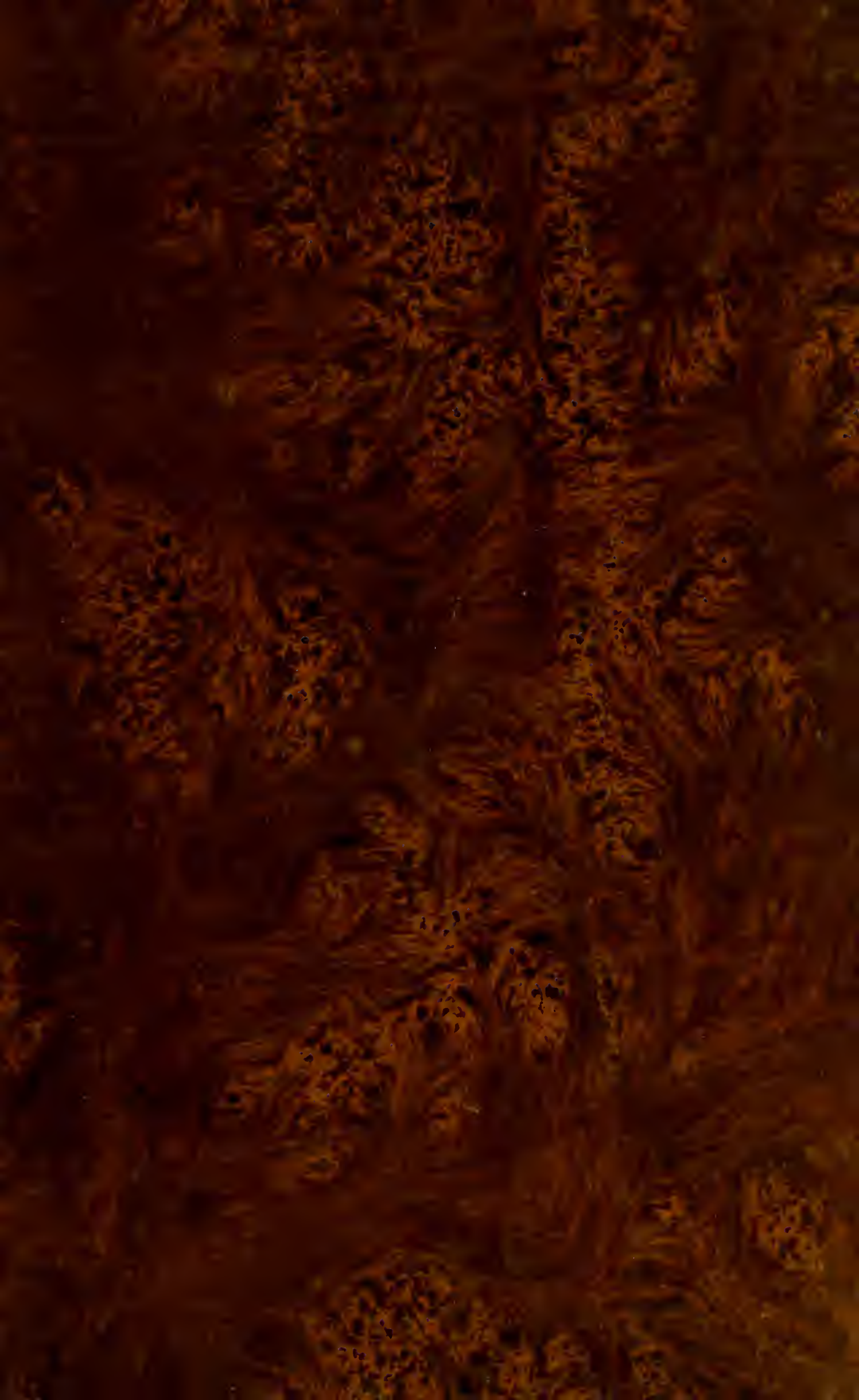


HISTOIRE
DE
L'ELEPHANTIASIS,

contenant aussi

L'ORIGINE DU SCORBUT, DU FEU S.T. ANTOINE, DE LA VEROLE, &c.

avec un Précis

DE L'HISTOIRE PHYSIQUE DES TEMS.

PAR MR. RAYMOND,

Docteur en Médecine de la Faculté de MONTPELLIER, aggrégé au Collêge des Médecins de MARSEILLE, & Membre de l'ACADEMIE DES BELLES LETTRES de cette même Ville, &c. &c.



A LAUSANNE,

Chez FRANÇOIS GRASSET, ET COMP.

MDCCLXVII.

HISTOIRE

DE

L'ELEPHANTIASIS.



HISTOIRE
DE
L'ELEPHANTIASIS.

— *Ιὸ ἄγαν καὶ τὸ μᾶλλον ἐνίων παθῶν καμοτητα καὶ διαφοραν ἀποφαίνοντες ἐκ ὀρθῶς. — ὥς οὐδε τὴν ελεφαντιασιν οἴομαι σφοδροτητα τῶν ψωεικῶν τινος Ιυτων ευσαν.*

— *Ceux-là errent qui prennent le trop & le plus dans quelques maladies pour des nouveautés & des différences. — C'est pourquoi je pense que l'Eléphantiasis est le plus haut degré de quelqu'une des affections galeuses.*

PLUTHARQ. Sympos. Liv. VIII. Quæst. 9.

L'HISTOIRE des calamités du genre humain renferme le fond d'instructions le plus riche & le plus fécond, les moyens de s'en délivrer & de les prévenir en en développant les causes sensibles; elle

présente un autre intérêt : elle affecte peut-être plus que celle des plaisirs & du bonheur : la peinture des malheurs fait sur l'ame les impressions les plus profondes & les plus durables ; elle excite les sentimens de compassion & de pitié, de frémissement & d'horreur, de frayeur & d'étonnement, émotions qui raniment & aggrandissent la conscience de notre existence. L'histoire de l'Eléphantiasis intéresse dans cette double vue, par l'utilité dont elle peut être, principalement dans les régions où elle règne encore, & par son spectacle horrible, & elle trouve place autant dans l'œconomie politique que dans la litterature medicinale.

L'Eléphantiasis est presque contemporaine à l'espèce : dès l'aurore des siécles éclairés on la trouve consignée dans les monumens historiques ; on la voit s'étendre sur toute la terre, prendre mille formes diverses, relatives aux climats, au regime de vie, & à l'état de l'agriculture, s'accroitre, se resserrer, disparoître enfin dans beaucoup de regions, à proportion que les Etats sont encore agrestes & barbares, ou qu'ils se relâchent & se dissolvent, ou qu'au contraire ils reprennent de la vigueur avec le bon ordre : & ce qui nous regarde de plus près, nous apprenons qu'elle a févi le plus cruellement parmi nos péres, spécialement dans la partie de la France qui est baignée par la mer Méditerranée. Nous la voyons enfin

éteinte dans la plus grande partie de l'Europe depuis que les arts de la paix ſont cultivés à l'abri d'une adminiſtration auſſi équitable que vigilante. Mais elle fait ſentir encore toutes ſes horreurs dans bien des parties de la terre où les peuples gémiſſent ſous le joug de l'eſclavage, ou vivent dans l'état de nature.

Pour connoitre parfaitement cette maladie, je parcours avec les voyageurs modernes, les contrées de l'un & l'autre hémiſphère où elle pullule encore: j'en examine l'air, le ſol & le regime des habitans, & même l'état politique dans lequel ils vivent. Cette connoiſſance, en établiſſant ſa nature ſenſible, me ſervira de flambeau pour m'enfoncer, par une marche retrograde, mais plus ſure, dans les ténèbres de l'antiquité; elle éclairera la critique qui doit aprécier les monumens hiſtoriques: eh! combien d'opinions & de recits différens, quelquefois contradictoires, les Ecrivains ne nous ont pas tranſmis ſur les cauſes externes de cette virulence, ſur ſa propagation, & ſur les remèdes qui la combattent! en parcourant l'hiſtoire, par tout où je rencontrerai les cauſes ſenſibles qui la produiſent & que j'aurai une fois déterminées, je puis aſſurer qu'elle y exiſtoit comme leur effet, quand même les témoignages manqueroient. Les annales de la nature, ou l'hiſtoire phyſique des tems, du ſol, & du régime, ſur leſquels j'étaie le

ſujet que je traite, ſont un monument ſouvent plus inconteſtable que l'hiſtoire des hommes, où le préjugé & le manque de connoiſſances jouent un ſi grand rôle : l'on peut en effet ſe paſſer de celle-ci quand on a la nature à conſulter.

L'Eléphantiaſis tire ſon nom du grec ελεφαντιασις & ελεφας : elle reçut auſſi quelques dénominations par des traits de reſſemblance avec d'autres objets : on lui donna celle de *νουσος φοινικινος* (*a*) & celle de *τωριασις* (*b*), à cauſe de la couleur rouge, obſcure ou foncée, telle que celle des fruits de palmier ou de la pourpre de Tyr de la face des perſonnes qui en étoient travaillées ; & celle de *σατυριασις* & de *λεοντιασις* par comparaiſon avec la face & certains appetits des Satyres & du Lion. Comme elle étoit beaucoup répandue dans la Syrie, on l'appelloit auſſi *φοινικίη νοσος*, *maladie phénicienne* (*c*). Dans la ſuite on lui donna encore le nom de *ελεφαντιασμος*. Les Romains la nommérent *Elephantiaſis*, *Elephas*, *Elephantia*. Dans le moyen âge les Grecs la con-

(*a*) C'eſt l'interprétation de cette dénomination dont ſe ſert Hippocrate *Prædict. Lib. II.* n°. 49. par Galien dans ſon Lexicon, où il dit : *φοινικινος : ἀπὸ τῦ χρώμματος οὕτως εἴρηκος τὴν ελεφαντιασιν ὑπονοήσειεν ἄν τις.* En effet Hippocrate range le *νουσος φοινικινος* à la ſuite de l'énumeration qu'il fait des affections lépreuſes & de la vitiligue. *loc. cit.*

(*b*) Voy. Gorrhæi Lexicon.

(*c*) *φοινικίη νοσος : ἡ κατὰ φοινικὴν καὶ κατὰ τὰ ἄλλα*

nurent ſous le nom de λωβες, qui dérive vraiſemblablement de λωπος, *écaille*, ou de λωβη, *écorce* (*d*). Elle fut appellée dans le Bas-Empire, *Elephantiæ lepra* & *morbus elephantinus*, & enfin en langue romance, *mal de St. Ladre*, ou St. Lazare, *mal de St. Main*, *Ladrerie*, *Meſclerie*, & vulgairement *Lepre*.

Elle eſt la plus horrible des maladies qui affligent l'homme : l'habitude du corps eſt défigurée par des tumeurs dures & hideuſes, des tuberoſités, des poireaux, des croutes, des exoſtoſes ; par des taches blanches, livides, rougeatres, obſcures ou pourpres, & des gerçures ; par la tumefaction des tempes & de l'arcade ſupérieure des orbites jointe à la depilation, l'enroûment de la voix &c. enfin par des ulceres affreux qui repréſentent un cancer univerſel & qui rongent même la charpente oſſeuſe.

Elle differe encore plus par la grandeur que par l'eſſence de la Lepre, ou *impetigo* des Latins, qui eſt principalement une affection de la peau dans laquelle cet organe eſt recouvert d'écailles, de puſtules, de croutes, découpée par des fiſſures & rongée par des ulceres ; & de la vitiligue qui conſiſte

ἀνατολικὰ μέρη πλεονάζουσα ; δηλουτος δὲ κ' ανταῦθα δοκει ἡ ἐλεφαντιάσις. Galen. Lexic.

(*d*) Hippocrate employa le terme λοπος pour ſignifier une affection écailleuſe de la peau. *Epiſt. Lib. I. Sect.* 1.

en taches blanches ou noires, ou rougeâtres, livides de la peau, avec perte du ſentiment & un aſpect hideux.

Aretæe a fait la deſcription de l'Eléphantiaſis en grand peintre de la nature : elle en renferme tous les traits caractériſtiques, tels que je les ai vus & lus dans un grand nombre d'Ecrivains ; elle en forme le tableau achevé, quoique peut-être trop chargé de métaphores & de comparaiſons, qui préſentent, à la vérité, de belles images, mais non pas les traits ſimples du ſujet. Je vais la copier, après en avoir retranché les longs détails où l'Auteur entre, par une addreſſe d'Orateur, pour exciter l'étonnement du lecteur (*e*).

Il y a bien des choſes communes entre *l'Elephant*, maladie, & *l'Elephant*, bête fauve, & par l'apparence & par la couleur, & par la durée (*f*): mais ils ne ſont ſemblables à rien autre, ni la maladie à mala-

(*e*) Je traduis d'après le texte original, la verſion latine étant peu exacte & quelquefois infidèle, parce qu'elle a été faite par des medecins qui étoient aſſurement habiles dans la langue grecque, mais qui vraiſemblablement ne connoiſſoient pas bien la maladie : j'excepte de ce nombre M. Petit, qui a fait quelques bonnes corrections.

(*f*) Βιοτη : je traduis ce mot par *durée*, à la place de *victu* de la verſion latine, lequel ſignifiant *aliment*, ou *diete*, ne peut convenir à une maladie comparée à un animal ; au lieu que le premier mot exprime l'idée de l'auteur, qui eſt que la durée de l'Eléphantiaſis eſt longue comme la vie de l'Elephant ; comparaiſon d'ailleurs faite par d'autres Obſervateurs.

die, ni l'animal à animal : cette bête différe infiniment des autres. — On a aussi appellé cette maladie *Lion*, par la ressemblance des rides inférieures du front (*g*); *Satyriésis*, à cause de la rougeur des pommettes, ou de la partie supérieure des joues (*h*), & de l'impudence des desirs amoureux; & *maladie herculéenne*, parce qu'il n'y en a pas de plus grande ni de plus forte; elle est à la vérité grande par sa force & sa vigueur, & hautement la plus puissante pour donner la mort; elle est également hideuse à voir & terrible de toutes parts, comme la bête fauve l'Elephant, & insurmontable (*i*) comme elle; car elle naît de la cause même de la mort, un refroidissement de la chaleur innée, qui n'est pas médiocre, ou même une congélation des humeurs; ainsi que dans un cruel hyver l'eau se convertit en neige ou en grêle, ou en frimats & en glace : telle est la cause commune de la mort & de la maladie. Cependant son principe se forme sans signes apparens : aucune alteration ni souillure nouvelles & inusitées n'attaquent le sujet, ni ne se montrent sur l'habitude du corps, qu'on puisse voir d'abord pour combattre un mal naissant : mais le feu après avoir demeuré enseveli (*k*) dans les

(*g*) ἐπισκύνιον.
(*h*) μήλων.
(*i*) ἄφυκτος.
(*k*) ἐμφωλεῦσαν.

viſceres comme dans le ſombre tartare, s'enflamme enfin, & ayant déja ſubjugué l'intérieur du corps, il éclate au dehors. Ce feu déletere commençant dans la plûpart par la face d'où il luit de loin comme d'un miroir (*l*); dans d'autres par l'extrêmité des coudes, par les genoux, ou par les articulations des mains & des pieds. C'eſt pourquoi il n'y a plus d'eſpoir pour les malheureux, le Médecin n'employant point ſon art dans le foible commencement de cette affection, par négligence, ou plûtôt par défaut de connoiſſance de leur calamité; car ils ſont d'abord indolents, ſedentaires, aſſoupis comme par une cauſe ordinaire & legere, & ils ſont conſtipés: légeres indiſpoſitions, qui ne ſont pas fort extraordinaires aux perſonnes qui ſe portent bien. Le mal augmentant, la reſpiration devient puante par l'exhalation de l'eſprit interne qui paroit être fourni par l'air, ou par quelqu'autre fluide ambiant: *les ulcères qui ſe forment dans le goſier & dans l'intérieur du nez ne contribuent pas peu à cette infection; la voix devient rauque, les narines ſe bouchent* (*m*): les urines ſont épaiſſes, blanches, troubles comme celles des juments: les alimens ſe

(*l*) ἀπὸ σκοπῆς.

(*m*) J'ai ajouté ces deux ſymptomes, parce qu'en effet ils appartiennent à cette maladie, ſpécialement à celle de Syrie, qui eſt celle qu'Aretæe a vuë, & à laquelle Galien les reconnoit.

distribuent dans le corps encore cruds (*n*) ou mal cuits, sans que les patiens le sentent & qu'ils y réflechissent : car ils n'apperçoivent pas s'ils ont bien digeré, l'indigestion & la bonne coction leur étant égales, & une bonne digestion ne leur étant pas familiere. La distribution du chyle se fait néanmoins avec facilité, moins pour leur propre nourriture que pour celle de la maladie qui l'attire avec avidité ; c'est pourquoi le bas ventre est si resserré. Des tuberosités bourgeonnent les unes à côté des autres, elles ne sont pas d'abord continues, mais elles sont épaisses & raboteuses ; l'espace intermédiaire de ces tumeurs inégales se gerce comme le cuir de l'Elephant : les veines grossissent, non par la surabondance du sang, mais par l'épaisseur de la peau. La maladie ne tarde pas alors de se manifester ; de semblables tubérosités se répandant sur toute l'habitude du corps : *les jambes, les pieds sur-tout se tuméfient prodigieusement & d'une maniere hideuse, tellement qu'ils deviennent ineptes au marcher* (*o*). Déja les poils dépérissent universellement, aux mains, aux

(*n*) Au lieu du mot αφροδισιων, qui fait une absurdité & une mauvaise construction, je substitue ἀπὸ σιτίων &c.

(*o*) J'ai encore ajouté cette phrase, parce que l'enflure des extrêmités inférieures est mise au nombre des signes de la maladie par Archigenes, Galien &c. & par quelques modernes, tels que Maundrell &c. qui l'ont vuë en Syrie.

cuiſſes, aux jambes, & même ſur le pubis; ils s'éclairciſſent au menton; la tète enfin ſe dégarnit de ſa chevelure & devient chauve, les cheveux qui reſtent ayant blanchi avant le tems. Bien-tôt le menton & le pubis ſont tout dépilés; & s'il reſte quelques poils, ils deſigurent plus que ne fait la chûte des autres. La peau de la tète eſt enſuite découpée par des fentes ou gerçures profondes, raboteuſes & fréquentes, & la face hériſſée de poireaux durs & pointus, quelquefois blancs à leur ſommet & verdatres à la baſe. Le poulx eſt petit, lent, engourdi, comme ſi l'artère ſe mouvoit dans le bourbier. Les veines des tempes ſont diſtendues ainſi que les veines ranines, *qui ſont auſſi noires & variqueuſes.* Les ſelles ſont bilieuſes; la langue raboteuſe par des tubercules en forme d'orgeolets, dont il n'eſt pas hors de vraiſemblance que tout le corps ſoit intérieurement rempli: car dans les victimes cacochymes les chairs ſont farcies de ces ſortes de durillons. Mais ſi cette affection fait une forte éruption du dedans, des dartres ſe répandent ſur les extrèmités des doigts, & la gratelle ſur les genoux, & l'on ſe grate avec volupté; ils inveſtiſſent auſſi le menton par fois dans une figure circulaire. Les pommettes rougiſſent, déja un peu enflées; les yeux ſont obſcurcis & de couleur cuivreuſe, & les ſourcils protuberans, épaiſſis, dépilés, ſurbaiſſés par la contraction de

l'eſpace qui les ſépare, (*p*) heriſſés de poireaux, & de couleur livide ou noire. Le front des ſourcils eſt contracté par des rides ſi profondes que les paupiéres en ſont rapprochées & preſque fermées, comme aux perſonnes en colère ou aux lions : c'eſt de là qu'on appelle cette difformité *leonine*, par conſéquent elle raſſemble également (*q**) non ſeulement aux lions & aux élephants, mais encore à la nuit ténébreuſe. La region inférieure des yeux (*q*) & le nez ſont proëminens & exaſperés, par des tubercules noirs. Les lèvres ſont tumefiées & épaiſſes, l'inférieure eſt livide & pendante. (*r*) Les dents mèmes au lieu d'ètre blanches, paroiſſent noiratres. Les oreilles ſont auſſi de couleur rouge-noiratre, mollaſſes & flaſques, (*s*) éléphantines, parce qu'elles ſont plus grandes que de coutume; elles ont des ulcères à leur baſe d'où découle une humeur ichoreuſe qui cauſe de la démangeaiſon. Des rides raboteuſes & calleuſes ſillonnent toute la ſuperficie du corps, & même des fiſſures noires la découpent comme un cuir; de là vient le

(*p*) Βεβυσαι κατω, μεσωφρυων ξυνεγμενων, qu'on a mal traduit en latin, *deorſum verſùs pondere vergentia: contractis glabellis.*

(*q**) αταλαντον.

(*q*) ὑπωπια.

(*r*) Au lieu de εκρινες, *naſus tumens*, je ſubſtitue εκκρεμες, *dependens*; ce qui rétablit le ſens avec les caractéres naturels, tels qu'Avicenne, Guidon, de Chauliac, &c. les décrivent.

(*s*) Au lieu de κεκλεισμενα, *obſtructa*, je met κεχλασμενα, *mollia*, qui eſt un des ſymptomes de la maladie.

nom d'*élephant* que l'on a donné à cette infirmité. Des crevaſſes diviſent auſſi les talons & les plantes des pieds juſqu'au milieu des orteils. *Ces parties perdent le ſentiment du tact* (*t*).

Si le mal prend des accroiſſemens, les tuberoſités des joues, du menton, des doigts, des genoux, ſe terminent en ulcères fœtides & incurables, ils s'élevent même les uns audeſſus des autres, de façon que quelques uns ſemblent en mitiger d'autres. Il arrive même que les membres meurent avant le ſujet juſqu'à ſe ſéparer du reſte du corps; tels ſont le nez, les doigts, les pieds, les parties génitales, & les mains entieres: car le mal ne tue, pour délivrer le patient d'une vie horrible & de cruels tourmens, qu'après l'avoir demembré; mais il eſt de longue durée ainſi que l'éléphant animal. Si les douleurs ont ſaiſi depuis peu les membres, elles les inciſent plus vivement, errant de côté & d'autre. L'appetit des alimens n'a pas encore baiſſé, mais le goût en eſt perdu, & il n'y a plus de plaiſir à manger ni à boire. De là vivacité des douleurs nait une averſion pour tout; le maraſme, & la rage dans le cœur, des laſſitudes ſpontanées & un ſentiment de peſanteur dans tous les membres, même dans les plus petites parties accablent le ſujet. Son corps ne peut plus rien ſup-

(*t*) C'eſt un autre ſymptome que j'ajoute, parce qu'il eſt conſtant.

porter ; il ne se plait ni aux bains ni à leur privation, ni aux repas ni au jeune, ni au mouvement ni au repos ; car la maladie donne de l'éloignement pour tout. Le sommeil est leger, & les rèves sont encore pires que l'insomnie ; la respiration est dans le même temps fort difficile, & il survient même des suffocations comme par étranglement, de maniere que quelques patiens ont ainsi perdu la vie dormant d'un sommeil invincible jusqu'à la mort. Ces malheureux étant donc dans cet état, qui ne les fuiroit ou ne les éviteroit pas, quand ce seroit un fils, un pere, ou son propre frere, dans la crainte encore de la contagion? *Car il n'est pas plus sûr de les fréquenter que des pestiferés* (*u*), C'est pourquoi bien des gens les ont rélegués, quelques chers qu'ils leur fussent, dans les deserts & les montagnes ; les uns fournissant à leur faim durant ce tems, d'autres point du tout, dans le dessein de les laisser périr.

Le tableau de l'Eléphantiasis, fait par l'Ecrivain de Cappadoce, est le type auquel je rapporterai les exemples de cette maladie observés dans les diverses régions de la terre, que je rapporterai : j'en tracerai seulement les nuances & les formes relatives aux climats & au regime ; j'excepte les cas que j'ai eu occasion de voir, & que je vais décrire.

(*u*) Cette addition est tirée du Chap. de la curat. de cette même maladie du même Auteur.

1°. En 1746. la femme d'Etienne Menager, agée de 32. ans, d'un temperamment ſanguin-mélancholique, & d'une vigoureuſe conſtitution, vint me conſulter ſur l'état horrible où elle ſe trouvoit depuis pluſieurs années. Elle avoit le viſage couvert de tubercules crouteux, très-épais, protuberans & gercés : la racine du nez étoit un peu écraſée, les narines bouchées, la voix rauque & ſombre, les ſourcils & les paupiéres demi-dépilées : ſon aſpect étoit hideux, le reſte du corps étoit également raboteux par des boutons crouteux, très-épais, qui rendoient quelquefois du ſang ; la peau étoit gercée ; le pouls étoit petit & lent.

Les antimoniaux & les adouciſſans n'eurent aucun heureux effet : cette infortunée mourut deux ans après ; ſa mort fut accelerée par les frictions mercurielles qu'un chirurgien lui adminiſtra.

Elle laiſſa deux enfans, dans leſquels le virus s'étoit développé à l'âge d'environ quatre ans, & qui en moururent avant l'âge de puberté. Son mari, qui n'avoit jamais ceſſé de la connoitre, ne contracta aucun vice, quoiqu'il fut d'un temperamment mélancholique.

Cette famille demeuroit au quartier de Peypin, à quatre lieues NNE. de Marſeille, contrée de hautes montagnes, couvertes de pins, & qui forment des vallons très-étroits & fort humides. Les habitans s'y nourriſſent

de poiſſons ſecs ou ſalés, & qui ne ſont pas de la meilleure qualité.

2°. Dans le mois de May 1760. la femme du Sieur Latau, âgée de 26. ans, aſſez replete & robuſte, d'une taille avantageuſe, & d'un temperamment ſanguin, vint à Marſeille pour me prier de la traiter d'une maladie qui la défiguroit. Sa phyſionomie étoit en effet horrible; la face étoit hériſſée d'eſpèces de verrues gommeuſes, de couleur rouſſe obſcure, & entremelées de taches livides : les ſourcils élevés, durcis & dépilés, ainſi que les paupieres : les tempes un peu gonflées : la racine du nez un peu écraſée, & la voix rauque & obſcure, de pareilles verrues, ou poireaux, étoient clair-ſemées ſur le reſte du corps : la peau étoit tendre & ferme, & généralement entrelardée, principalement aux bras & aux jambes, de ganglions de la groſſeur des pois; elle étoit encore parſemée de taches de couleur rouge livide, ſurtout aux jambes, qui étoient un peu enflées, & comme roidies le ſoir; des douleurs avec ardeur ſe faiſoient ſentir dans les membres. Elle étoit bientôt laſſe de marcher : ſes urines étoient aqueuſes. Elle ſe plaignoit d'une certaine peſanteur de tête & de quelqu'aſſoupiſſement. Depuis dix ou douze jours elle étoit travaillée d'accès de fievre journaliers; ils étoient rares auparavant, mais l'uſage d'une ptiſane ſudorifique qu'un Apoticaire lui avoit fait prendre, les avoit rendus ſi fréquens, &

avoit augmenté en même temps l'ardeur des membres avec la lassitude du corps : du reste elle faisoit bien ses fonctions. Elle étoit alors enceinte de quelques mois ; je lui fit tirer une palette de sang : il étoit comme une espèce de colle ou de gelée molasse, livide, & qui contenoit au fond une liqueur roussatre obscure, trouble, sanieuse.

Cette horrible maladie s'étoit manifestée l'année de son mariage, il y avoit quatre ou cinq ans qu'elle vint se domicilier de Vitrolles, sa patrie, au quartier *de l'Agneau*, où son mari demeuroit, & qui est situé sur le bord & à l'extrémité septentrionale de l'étang de Berre. Dans l'été & dans l'automne on respire dans cette contrée un air très-humide, épais & puant, principalement durant les brouillards, qui y sont aussi fréquents qu'insects. Le poisson gras de cet étang y est la nourriture la plus commune.

Le mal commença par un enchiffrenement causé par l'obturation de la racine du nez, peu à peu les sourcils se gonflérent & se dépouillerent de leur poil : il parut de petites taches rougeatres avec un sentiment de chaleur aux jambes. Des douleurs avec ardeur se firent ensuite sentir dans les membres, & bientôt dans les bras ; elles siegeoient dans la partie osseuse : de petits poireaux gommeux bourgeonnerent d'abord sur les sourcils, sur la face, enfin par tout le corps. Deux ou trois ans après il survint des accès de fievre, d'abord

d'abord tous les mois, puis tous les quinze jours, enfin toutes les ſemaines.

Elle avoit un enfant de ſeize mois, dont le bas-ventre étoit gros, & qui étoit alteré de la ſoif, & qui avoit un appetit dévorant. Son mari, qui avoit toujours cohabité avec elle, jouiſſoit d'une bonne ſanté.

Elle prit les bouillons de veau, alterés avec des herbes rafraichiſſantes aperitives pendant un mois, & le mois ſuivant elle uſa du petit lait de chèvre, alteré auſſi avec les mêmes herbes. Depuis le dix Mai juſqu'au quatorze Juin, elle entra tous les jours dans le bain tiede, où elle reſtoit une heure & demi: un quart d'heure avant que d'en ſortir, on lui frottoit tout le corps avec du ſavon: par cette lotion la peau ſe détendit, l'ardeur des membres s'éteignit preſqu'entierement; la tête ſe dégagea, & l'aſſoupiſſement diſparut avec les accès de fievre, il pouſſa même quelques poils aux ſourcils & aux jambes; la couleur du viſage s'éclaircit un peu, & le corps ſoutint mieux l'exercice.

Les bains furent encore employés avec le même ſavonnage depuis le 23. Juin juſqu'au 12. Juillet, & depuis le 26. de ce mois juſqu'au 3. du ſuivant; mais ce fut preſque ſans aucun ſuccès.

On adminiſtra depuis le 4. Juillet juſqu'au 28. Aout, deux fois par jour, un bouillon de tortue, alteré avec les herbes legerement inciſives. La panacée mercurielle,

priſe à la doſe de quatre grains durant cet eſpace de temps, fit enfler les gencives, rappella l'ardeur des membres, & fit pouſſer davantage les poireaux de la face : le ſublimé corroſif, diſſout à la quantité d'un grain dans un pot de ptiſane d'orge, dont elle prenoit quelques verres dans le jour, cauſa bientôt des nauſées & quelques tranchées. Des pillules de ſavon, adminiſtrées pendant longtemps, n'opérent aucun effet.

Enfin dans le mois de Septembre cette infortunée ſe voyant toujours defigurée, quoique notablement ſoulagée, & délivrée même de quelques angoiſſes, elle abandonna tous les remedes, & retourna à ſon domicile. J'oubliois d'ajouter que quelques bains de mer exaſpererent ſes maux.

3°. T. pêcheur, de Martègues, fut s'établir à la Martinique, il y a 18. à 19. ans, il y prit une chaudepiſſe dont il fut gueri par un bon traitement. Il revint ſix ou ſept ans après dans ſa patrie, où il ſe maria, & il retourna avec ſa femme à la Martinique pour y reprendre l'exercice de ſon metier : il étoit domicilié au Fort Royal, quartier où il y a beaucoup d'eaux ſtagnantes, & où les Colons ſont ſujets à la bouffiſſure, à la cachexie, à la tuméfaction du bas ventre, & même à la lépre, ſuivant les inſtructions que j'en ai reçues de perſonnes intelligentes qui y ont reſidé. Il y contracta un chancre à la verge par un commerce impur en 1758;

on appliqua un cauſtique ſur la partie, & on adminiſtra la ptiſane ſudorifique: il parut gueri. Pluſieurs mois après il lui ſortit preſque partout le corps, principalement aux cuiſſes, des tubercules, qui devinrent bientôt crouteux, & que le grand remede diſſipa; il n'en reſta qu'aux cuiſſes & quelques uns aux bras, qui ſubſiſtent encore; il a auſſi des taches rondes, de couleur pourpre, au front. Sa face eſt jaunatre cuivreuſe, & la voix un peu rauque. Son tempéramment eſt bilieux, & ſa conſtitution robuſte; il peut avoir environ 46. ans. Tel étoit ſon état au commencement de l'année 1765. qu'il étoit à Marſeille.

Un mois après ſa gueriſon apparente du chancre vénerien, il vit ſa femme, à laquelle, quatre ou cinq mois après, il parut une tuberoſité dure & groſſe au bras près du coude, qui ſuppura & dégénera en ulcère rongeant, qui s'étendit juſqu'à l'articulation; des tubercules bourgeonnerent auſſi ſur le reſte du corps. Elle étoit alors enceinte de pluſieurs mois. Les Anglois étant venus vers ce temps aſſieger le Fort St. Pierre, elle ſe refugia avec ſa famille dans les bois, où elle accoucha heureuſement d'un garçon ſain & gaillard. Elle s'enfuit de ce gîte vingt quatre heures après ſa délivrance par la peur de l'ennemi, & elle eſſuya longtemps lès injures de l'air, & ſurtout la pluye. Quelques mois après elle fut paſſée par les frictions mercu-

rielles après de grandes préparations : les tubercules ſe multiplierent immédiatement après par tout le corps, principalement à la face, aux poignets, & aux jambes, & ils ne tarderent pas de dégénerer en ulcères ſordides. On la repaſſa par le grand remede une ſeconde & une troiſieme fois ſans meilleur ſuccès : quelques ulcères néanmoins ſe cicatriſérent, mais ils ſe rouvrirent bientôt, & ils continuerent depuis de ſe fermer & de ſe rouvrir alternativement.

Vers la fin de l'été 1764. elle vint avec ſa famille à Marſeille, & elle m'appella le premier Decembre de la même année. Son viſage étoit défiguré par des ulcères hideux & calleux à la racine du nez, à l'une & l'autre pommette, & au menton, & par des cicatrices tortueuſes, raboteuſes & recouvertes de croutes épaiſſes ; les ſourcils étoient demi-depilés & quelque peu gonflés ; les tempes paroiſſoient auſſi tumefiées ; la racine du nez ſembloit écraſée, & la voix étoit rauque ; les bras & les jambes étoient également rongés par des ulcères de même nature, d'où découloit une liqueur ſanieuſe, tenue, & ils étoient difformes par de nombreuſes cicatrices telles que celles de la face. Les jambes étoient un peu enflées ; le reſte du corps n'étoit guère alteré par des éruptions ; des douleurs avec ardeur ſe faiſoient quelquefois ſentir dans les bras ; une petite fievre s'étoit allumée depuis longtemps.

Cette femme étoit âgée d'environ trente-cinq ans. Sa taille étoit petite & mince, & son temperamment bilieux. Elle avoit trois enfans sains : le dernier étoit pourtant fort pâle, & avoit le bas-ventre un peu gros, ce qui n'est pas extraordinaire aux Amériquains. Le poisson avoit toujours été la nourriture ordinaire de cette famille.

Je mis cette malade à un regime adoucissant & à l'usage des bouillons frais, dont elle se trouva bien. Je lui prescrivois ensuite un bol composé de 25. grains d'æthiops mineral, & de $\frac{1}{6}$ de grain de Sublimé corrosif : il excita des picottemens dans les ulcères, & des douleurs dans les membres ; j'en retranchai le sublimé, & il ne fut plus mal-malfaisant. Les ulcères furent fomentés avec une decoction de sommités de petit Cédre & de feuilles de pervenche foiblement aiguisée par le sublimé corrosif ; ils se détergerent peu à peu, quelques uns furent cicatrisés à la fin de Janvier suivant, & l'écoulement sanieux étoit diminué dans les autres.

Dans ce mois elle usa d'un bol fait avec 26. grains d'Antimoine crud, & 10. grains de Cinnabre factice : à la fin du même mois la fievre avoit cessé avec les ardeurs des membres ; les ulcères de la face & des bras étoient presque tous cicatrisés, mais ils étoient recouverts de croutes très-épaisses, & les chairs d'alentour étoient relevées par des cicatrices

inégales, hideuſes, & d'une couleur rougeâtre livide ; ceux des jambes fluoient encore un peu.

Elle tenta la diéte blanche, mais elle ne put pas la ſupporter ; elle fut ſuppléée par une diéte preſqu'entierement végétable. J'eſſeiai enſuite une ptiſanne ſudorifique : elle lui cauſa des vomiſſemens & des chaleurs, de façon qu'elle ne pût la continuer, je me contentai d'ajouter au bol 25. grains d'écorce de bois de gaiac.

Le 5. Février la plupart des ulcères étoient cicatriſés ; mais quelques uns ſe rouvrirent enſuite : il ſe formoit même de petits abſcès ſous les tégumens dans d'autres parties du corps, ſpecialement près des poignets. A la fin de ce mois elle fut ſe retirer à Martegues, ou je lui conſeillai de continuer le même regime & les mêmes remedes ; & depuis je n'ai plus eu de ſes nouvelles.

Il n'eſt pas ſurprenant que des trois cas que je viens de décrire, deux aient été fournis par la contrée de Martegues. Cette ville a encore une Leproſerie, qui n'a été fermée que depuis quatre ou cinq ans : elle eſt ſituée entre la mer & un étang maritime qui eſt contigu à un étang d'eau douce ; les brouillards y ſont fréquens, & ſouvent infects. Une partie du peuple s'occupe de la pêche dans les étangs, qui abondent en poiſſons gras. Aujourd'hui l'étang d'eau douce s'eſt beaucoup reſſerré, les palus circonvoiſins ſe ſont deſ-

séchés; le vin est devenu la boisson journaliere même des plus pauvres gens ; des causes politiques ont extrèmement diminué le nombre des pêcheurs ou des matelots dans cette contrée, ainsi que dans le reste de la province ; & l'Eléphantiasis y est presqu'entierement éteinte.

Elle s'y annonçoit par l'enflure des jambes, qui parvenoient dans la suite à un gros volume. Les infortunés dans l'état ou dans la vigueur du mal supportoient mieux le froid que le chaud; ils n'osoient pas approcher du feu dans l'hyver à cause de la violente démangeaison qu'il occasionnoit dans les parties affectées.

Cette virulence passoit des parens aux enfans & aux petits fils, & sembloit s'épuiser à la quatrieme génération, il ne restoit alors qu'une haleine puante, des dents cariées, des gencives ulcèrées, & un air livide ; & même d'autres jouissoient d'une parfaite santé. Rarement le mari la communiquoit à sa femme, quoiqu'elle mit au monde des enfans, qui dans le tems en mouroient.

Les gens du pays attribuent la cause occasionnelle du mal à la frayeur & à l'usage du poisson mangé trop frais ; le mercure l'aggravoit (*x*).

Feu Mr. Dominique Raymond a vu dans

(*x*) Observat. and inquir. by à Society of Physic. in London. Tom. I. p. 201. où cette maladie est décrite par M. Joannis, Med. à Aix.

ce ſiecle trois Eléphantiaſis, dont la premiere s'étoit formée dans l'isle de Chypre, qui eſt en bonne partie marecageuſe; la ſeconde à l'Isle, petite ville du Comté d'Avignon, auſſi très humide; & la troiſieme, qui étoit vérolique, à Marſeille: celle-ci céda au mercure, les autres en furent exaſpérées (*y*).

L'Eléphantiaſis, ſans être tout à fait éteinte dans l'Europe, paroit principalement confinée à préſent dans la partie ſeptentrionale maritime.

Les habitans des isles de Feroé vivent de chair & de poiſſons demi-putrefiés, & ſans ſel; ils aiment auſſi, comme tous les peuples avancés dans le Nord, la graiſſe & l'huile de poiſſons rances & putrides: la pourriture eſt pour eux l'aſſaiſonnement le plus ragoutant. Ils ſont ſujets à une ſorte d'Elephantiaſis, qui ſe préſente ſous trois formes.

Dans la premiere la peau eſt mollaſſe & pleine de taches & de poireaux, & quelquefois recouverte d'écailles. C'eſt une lèpre éléphantiaque.

La ſeconde forme eſt diſtinguée par l'alopècie: les cheveux changent de couleur & tombent enſuite; la face eſt rouge, & elle perd auſſi les poils des ſourcils & de la barbe.

La troiſieme ſorte, qui eſt la plus commune, eſt l'Eléphantiaſis propre & bien caracteriſée. La peau reſſemble à celle de l'E-

(*y*) Tr. des maladies qu'il eſt dangereux de guerir, &c.

léphant, & la face & même toute l'habitude du corps ſont pleines de tubercules livides, qui quelquefois dégénerent en ulcères & defigurent horriblement.

Cette maladie eſt plus virulente au printemps & en automne, & enléve alors beaucoup de victimes. Elle eſt principalement occaſionnée par la qualité de l'air & le regime des inſulaires ; car ſi le froid n'y eſt pas immoderé, l'humidité y eſt exceſſive : auſſi produit-elle un ſcorbut qui reſſemble à la lèpre.

Cette calamité eſt contagieuſe. Cependant les enfans ne l'héritent pas toujours de leurs parens. C'eſt pour cela que les habitans, lorſqu'ils prennent une femme, ne ſe ſoucient pas beaucoup ſi ſes parens ſont lèpreux ou non. Il arrive ſouvent que lorſqu'une couple de mariés a vêcu longtemps enſemble, & qu'un des deux eſt infecté, ils continuent de cohabiter enſemble juſqu'à ce que le mal ſe montrant au-dehors, ils ſont ſéparés par ordre du Gouvernement, néanmoins l'autre perſonne reſte ſaine & nette.

On peut être infecté par le ſimple contact d'un lepreux : d'autre part, il y a des exemples de pauvres miſérables, qui quoiqu'exempts du mal, mais ſe trouvant abandonnés, ſont renfermés dans les hopitaux des lepreux, où ils mangent, boivent & converſent avec eux, ſans être ſouillés du virus le reſte de leur vie (z).

(z) V. Act. de Coppenhag. an 1671.

Il eſt endemique avec le ſcorbut parmi les Islandois. Ils n'habitent que ſur la côte, dont une partie eſt decoupée par des criques profonds qui forment par le melange des eaux douces avec celles de la mer des ſortes d'étangs maritimes, où le poiſſon eſt auſſi gras qu'abondant : il fait leur principale nourriture, mais ils ne le mangent que lorſqu'il pue deja horriblement. Ces inſulaires reſpirent un air humide & très nebuleux, & ils logent dans des hutes demi-ſouterraines. Il y a auſſi dans l'isle beaucoup de lacs (*a*).

Même regime chez les Groenlandois. Ils ſont fort ſujets à la gale, ſuivant l'expreſſion d'Olaus Magnus, laquelle eſt vraiſemblablement un terme générique des affections hideuſes de la peau. Ils ſont auſſi ſujets à un ſcorbut, dont les principaux ſymptomes ſont une certaine ſtupeur du corps, une œdémacie pateuſe & comme putride avec des taches blanches & bleues : (*b*) maladie qui ſemble tenir de la Vitiligue.

La côte de Norwege eſt encore plus decoupée que celle d'Islande par des eſpèces de canaux, qui recevant les eaux des rivieres, qui y ſont nombreuſes, forment comme des étangs maritimes, remplis de poiſſons exceſſivement gras. L'air y eſt auſſi très-épais & nébuleux. C'eſt principalement dans les

(*a*) Tranſ. Phil. n°. III. hiſt. nat. d'Island. par M. Anderſon, & par Mr. Hororbow.
(*b*) *Hiſt. popul. ſeptentr.* &c.

diſtricts de Bergen & de Romsdalen que cet état du ſol & de l'air a lieu ; & c'eſt dans ces diſtricts que l'Eléphantiaſis eſt endemique: Elle attaque ceux qui vivent, le long des côtes, de poiſſons gras , ſurtout de foye de merlus. C'eſt une apparence de gale & de gratelle , ou commune gale ſcorbutique , qui n'eſt pas ſi infecte que celle de l'Orient : car des gens mariés vivent enſemble ſans ſe la communiquer ; mais s'ils ont des enfans , ils en ſont infectés, quoique pas toujours. Cette maladie reſte longtemps dans le corps avant qu'elle faſſe irruption au-dehors ; enfin elle ſe maniſte à la face. Elle offre les mèmes ſymptomes que celle des isles de Feroë (*c*).

La lepre infecte auſſi beaucoup de monde dans le Nord de la Hollande , où l'air eſt très-humide, & la nourriture journaliere de poiſſon (*d*).

Les montagnes d'Ecoſſe , encore garnies de bois, & où il y a beaucoup d'eaux ſtagnantes, produiſent auſſi une ſorte de Lepre tuberculeuſe ou une Eléphantiaſis mediocre , qu'on y appelle *yaw*, par analogie avec une affection ſemblable qui eſt endemique dans la Guinée où elle porte ce nom.

L'agriculture ayant fait les plus grands progrès en Angleterre depuis la revolution,

(*c*) The Natural hiſt. of Norway &c. by R. Pontopidan , &c. Part. II. Sect. IX.

(*d*) *loc. cit.*

cette calamité y a presqu'entierement cessé. Le Dr. Eade, Médecin à Cambridge, assuroit dans le dernier siecle que le fréquent usage du poisson l'occasionnoit (*e*) ; & Willis observoit, avec d'autres Ecrivains de cette isle, que la Cornouaille, qui est une sorte de presqu'isle, étoit autrefois fort sujette à cette horrible affection, principalement sur la côte, qui n'étoit alors que marecages, & où le bas peuple tiroit sa nourriture de la mer (*f*). Dans ce siecle le Dr. Mead a vu une Vitiligue écailleuse, produite dans un lieu nebuleux & par des alimens indigestes & corrompus (*g*). Le Necrologe de Londres contient encore quelques cas de Lepre terminée par la mort dans cette ville (*h*).

L'Allemagne n'est pas totalement délivrée de cette infection : M. Voigt a traité deux Lepreux à Erlang sur le Rednitz. Ils guerirent, l'un dans 40. jours, & l'autre après quatre mois : un des meilleurs remedes fut le bain tiede (*i*).

Le midi de l'Europe renferme des contrées infectées du même virus. Les Asturies, province maritime d'Espagne, pleine de montagnes & de forêts, & mal cultivée, sont fort sujettes au scorbut & à une sorte de Lepre. Celle-ci consiste en croutes séches, noiratres,

(*e*) Medicals Essays abrigd. from Transf. &c. T. I. p. 2.
(*f*) *Cap. de Lepra.*
(*g*) *Medica Sacra.*
(*h*) The Genthlemans Magazine.
(*i*) *Collect. de disput. morb. &c. ab Haller.* T. VI.

& d'une odeur très fétide, à la tête, au bas ventre, aux bras & aux jambes. La peau est gercée & douloureuse. L'éruption se fait sur tout vers l'équinoxe du printems, d'abord par de simples rougeurs avec des aspérités qui se convertissent en croutes; elles tombent dans l'été & laissent des stigmates rouges. Le mal est accompagné d'un tremblement continuel de la tête & de la partie supérieure du tronc, & qui est quelquefois si considérable que les malades peuvent à peine rester debout. Il n'est pas rare de voir survenir des delires fugitifs, ou une certaine stupidité, des éréssipelles, des fièvres irrégulieres.

M. Thierri, auteur de cette observation, attribue ce mal à l'extrême humidité du pays, à l'air nébuleux & aux alimens trop aqueux. Quand il est recent, il peut ceder à l'æthiops mineral, l'antimoine crud, le saffran de Mars entremêlés de quelques purgatifs (*k*).

Mais c'est principalement dans les autres parties du Globe, dans celles sur-tout qui sont asservies à un Gouvernement tyrannique ou trop vicieux, que l'Eléphantiasis joue un grand rôle avec ses alliées les affections lepreuses, & avec ses compagnes les fiévres pestilentielles: la santé générale ne vas pas avec l'extrême servitude. Sous un despotisme inhumain, les terres sont la plus grande partie incultes & couvertes d'eaux croupis-

(*k*) *Journal de Médecine, May 1755.*

ſantes; il ſuffit au peuple, qui n'a point de proprieté, de pourvoir à un miſérable néceſſaire phyſique: les alimens ſont parconſéquent peu copieux & malſains: les logemens humides & dans des expoſitions inſalubres. Tel eſt ſpécialement l'état affreux dans lequel la Grèce gemit, principalement ſes îsles: auſſi une ſorte d'Eléphantiaſis qui reſſemble fort à la Groſſe-Vérole, règne dans les îsles de Milo, de Paros & de Candie, parmi le bas peuple (*l*). Cette derniere îsle fourmille de lepre & de vitiligue; on n'y a vû aucun exemple de contagion de ces affections, même par le commerce conjugal; elles paſſent ſeulement des parens aux enfans (*m*). Les Grecs invoquent dans cette calamité, St. Noirmantin, qu'ils appellent *Καραλωσος*, mot compoſé de *Καρα*, *noir*, & de *λωβος*, *lepre*, ou mal par excellence (*n*).

Il y a une ſorte d'Eléphantiaſis dans la Syrie dans laquelle le corps eſt couvert d'une vilaine gale; les articulations, ſurtout les poignets & les chevilles ſont defigurées; il en bourgeonne une chair fongueuſe: les jambes reſſemblent à celles d'un vieux cheval harraſſé & épuiſé de fatigues; l'infection

(*l*) Tournefort. Voyage au Levant.

(*m*) M. Peiſſonnel, ancien Conſul en Candie, m'a communiqué ces obſervations.

(*n*) Tournefort cit.

que le corps exhale ne le cède qu'à celle des cadavres (*o*).

Il y a deux hopitaux destinés à cette horrible infirmité à Damas. Edesse dans la Mesopotamie, est renommée pour une source dans laquelle les lepreux se lavent tous les jours en grand nombre, suivant un usage immémorial (*p*).

La lepre & les affections glandulaires dominent généralement dans la Syrie. On y voit en particulier une affection cutanée qui porte le nom de *Mal d'Alep*, parce qu'elle est plus familiere à cette ville. C'est une espèce d'exantheme qui consiste en une tubérosité de la peau d'un pouce de circonférence, d'où suinte une serosité qui venant à sécher, forme une croute; celle-ci venant à tomber, laisse un ulcère ou une cicatrice noire. Le mal paroit plus souvent à la tête & aux extrêmités.

Il y a deux autres exanthèmes assez semblables à celui-là. Les étrangers qui vont dans cette ville y essuyent ces indispositions dans l'espace de quelques mois (*q*).

C'est pourquoi les peuples de cette région évitent de manger de la chair de porc, à cause de ces vices hideux de l'habitude du

(*o*) Maundrells Journey from Alep to Jerusalem, appendix, lettr. 11.

(*p*) The Natural hist. of Aleppo & p. 282. & a Treatise of the use sea waters & by Russel. p. 3.

(*q*) Russel cit.

corps auxquels ils ſont ſujets. Le pays favoriſe infiniment les maladies putrides de toutes les eſpèces; il renferme beaucoup de lacs & de mares. La côte eſt ſujette à être ſubmergée par les eaux de la mer, leſquelles en ſe retirant, laiſſent des eaux croupiſſantes & beaucoup de coquillages ſur la terre. Le continent ſouffre ſouvent des innondations de l'Euphrate & du Tygre, & même des torrens du mont Liban dans les tems pluvieux (*r*).

L'Elephantiaſis eſt commune en Egypte, où elle afflige ſurtout les pauvres gens. Les pieds & les cuiſſes même s'enflent prodigieuſement, & tombent enfin en putrefaction corroſive. Le mal provient de l'uſage des poiſſons mols du Nil que l'on mange ſalés ou demi pourris, de la chair de bœuf & de chameau, d'une eſpèce de fromage exceſſivement ſalé & corrompu, des légumes froids & viſqueux, & de la boiſſon d'eaux ſtagnantes (*s*).

Il ſévit dans d'autres contrées maritimes de l'Afrique, ſpécialement dans la Nigritie, où il y en a une eſpèce appellée *Yaw*: c'eſt plûtôt la groſſe verole. Toute l'habitude du corps eſt heriſſée de poireaux; elle cède à l'uſage

(*r*) Shaw. voy. en Syrie &c. Maundrell cit. Strabon. *Lib. XVI.*

(*s*) *Proſper. Alpin. Medicina Ægypt. Lib.* 1. c. 14. Voyez auſſi Granger. Voyez en Egypte.

l'usage interne du souffre, de l'antimoine, suivi de la salivation operée par le mercure, & terminé par les sueurs procurées par les bois propres à cet effet (*t*).

Nombre de Nègres qui arrivent de cette région dans les Indes Occidentales, sont affligés de l'Elephantiasis, que l'on connoit dans les îsles Angloises sous le nom de *joint-evil*, *mal des jointures*. Il paroit d'abord des taches d'une couleur brune cuivreuse sur la face, particuliérement sur le nez; elles s'étendent par degrés jusqu'à-ce qu'une grande partie du corps en soit couverte: les ongles se recourbent alors en dedans.

Certaines préparations d'antimoine apportent de grands soulagement dans cette maladie indomptable: le mercure exaspère le mal & irrite les ulcères (*u*).

Il exerce ses cruautés en Angola, où il porte le nom de *Boaſt*. Il fait tomber en pourriture le nez, les oreilles, les doigts, les mains & les pieds, & passe d'une jointure à l'autre avec de grandes douleurs (*x*).

La côte de la Nigritie est, pour la plus grande partie, basse, marécageuse, & revê-

(*t*) Voyez le mot Yaw dans le nouveau Dictionnaire Anglois des arts & des sciences.

(*u*) Richard Towne. a Treat. of the diseas. most frequent in west-indies &c. le Dr. Douglas m'a dit avoir observé la même maladie parmi les Negres à la Jamaïque. M. Peissonnel a fait la même observation à la Guadeloupe. *Transf. Phil.* an. 1757.

(*x*) Hist. general. des Voyages. T. XVII. in-12.

tue de bois ; les brouillards y font fréquens & fétides ; la rofée infecte, les pluyes exceffives & la terre peu cultivée. La nourriture principale y eft de légumes & de poiffons qu'on mange cruds, ou féchés au foleil, ou trempés dans l'eau chaude, & toujours pourris : ils font même entrer dans leurs ragouts un peu de poiffon pourri. La boiffon ordinaire eft l'eau ; ils n'ufent guère de fel, dont ils reconnoiffent néanmoins la néceffité. Leurs logemens, qui font des cabanes infiniment humides, font infectés par l'amas de poiffons corrompus & par leurs ordures. L'eau qui tombe en rofée & en pluie, caufe des ulcères fur la peau & y fait pulluler des vers (*y*).

Les îsles près de l'Afrique ne font pas exemptes de l'Elephantiafis ; celle de Bourbon y eft fort fujette, elle fe manifefte par des taches jaunâtres, rougeatres ou livides, avec defédation de la peau ; il paroit enfuite des glandes tumefiées fur l'habitude du corps. Les phalanges des doigts & des orteils prennent une groffeur confidérable. Il y a des malades qui ont tant d'ulcères fur le corps, que l'on croiroit que le mal eft un cancer univerfel : les malades périffent fans fièvre. Le fang dans le principe paroit fort beau ; mais dans la fuite il prend une couleur verdâtre, & une confiftence de gelée corrompue.

(*y*) *Loc. cit. paffim.*

La maladie n'eſt pas contagieuſe : le mari même ne la communique point à ſa femme ; elle ſe tranſmet ſeulement par la génération ou par la lactation.

On peut à peine procurer quelque ſoulagement dans cette calamité, & c'eſt par le moyen des adouciſſans (z).

Cette îsle eſt en partie revêtue de forets ; elle a des lacs, & c'eſt près du plus grand que ſe trouve le quartier le plus peuplé. Le bled ne peut s'y conſerver un an ; il ſe corrompt hors de ſon épi ; l'air y eſt très humide : on y mange du gibier, du poiſſon, &c. (*a*).

Je ſuis les voyageurs dans les Indes Orientales, où nous rencontrons encore cette horrible maladie. Le Malabar eſt inondé toutes les années par de grands fleuves dont les eaux laiſſent des étangs & des marès. Le peuple ſe nourrit principalement de ris & d'herbes : une loi ſalubre lui deffend, ſous l'emblême de la métampſycoſe, de manger de la viande, & lui permet ſeulement certains poiſſons. Sa boiſſon ordinaire eſt l'eau ; les loix diététiques du pays ſeroient encore plus ſages, ſi elles ordonnoient l'uſage de quelque liqueur vineuſe, avec des logemens plus ſecs. Ce regime garantit puiſſamment ces indiens

(z) M. Couzier. Journal de Médecine. Decemb. 1757.
(a) Hiſtoire generale des Voyages.

des maladies putrides (*b*); néanmoins le climat leur eſt ſi favorable, qu'elles ne peuvent être toutes aſſoupies. L'Eléphantiaſis y pullule; elle conſiſte principalement en une enflure d'un pied, plus ſouvent du gauche: elle vient de naiſſance & devient ſi conſidérable qu'elle empêche de marcher avec une certaine viteſſe; elle eſt d'une forme ſi hideuſe que le pied reſſemble à celui de l'élephant. Cette hyperſarcoſe, ou pædartrocace, dégénere à la fin en ulcères rongeans (*c*).

Goa, qui eſt une petite isle de cette région, formée par la bifurcation d'une grande riviere & par la mer, renferme auſſi des lacs. Il y pleut exceſſivement, ainſi que dans toutes les Indes: une claſſe des habitans, qui vit dans une affreuſe miſère, eſt affligée de la lepre (*d*).

Le Bengale, où les circonſtances phyſiques ſont les mêmes que dans le Malabar, engendre auſſi des maladies hideuſes (*e*). La ville de Islamabad eſt une taniere infectée de la gale (*f*).

La peau eſt infiniment affectée par des éruptions & des éroſions dans le Royaume de Siam: les cancers, les abſcès, les fiſtules,

(*b*) Relation des Miſſions du Tranquebar par les Danois. Bibl. Raiſon. 1744.

(*c*) Cleyer. *Ephem. Nat. Curioſ. Dec. II. obſ.* 18. Kæmfper. voyages.

(*d*) Hiſt. general. des voyages.

(*e*) Lettr. Edif. n. 15.

(*f*) Tranſact. phil. an. 1762.

y ſont communs ; les éréſipèles y ſont ſi fréquens, que de vingt hommes, dix-neuf en ſont atteints, & quelquefois dans plus de la moitié du corps. Les terres étant extrêmement baſſes, elles ſont ſubmergées tous les ans, par des fleuves & fourmillent enſuite d'inſectes. Les maiſons ſont d'un ſeul étage & ſituées le long des rivieres, loin de la mer. Les Siamois ſont preſque nuds ; ils mangent du ris & du poiſſon ſec & demi ſalé, qu'ils aiment plus que le frais ; ils ont même un gout vif pour le poiſſon pourri, comme pour les œufs couvés, pour les ſauterelles, les rats, les lezards & la plûpart des inſectes : quant aux animaux de terre, ils n'en mangent que les inteſtins (*g*).

L'Isle de Sava eſt infiniment humide ; elle renferme des eaux ſtagnantes ; auſſi les affections cutanées, les dartres, les puſtules, la gratelle, la lepre, y pullulent, au rapport de Bontius (*h*). André Cleyer, médecin à Batavia, écrivit à l'Academie des curieux de la nature en 1683, 54 ans après cet obſervateur, qu'une ſorte de lepre régnoit dans l'isle depuis 20 ans. Dans le principe du mal, les lobes des oreilles s'enflent, & ils parviennent dans la ſuite à une groſſeur prodigieuſe. Les mains & les pieds ſe tuméfient auſſi tellement que les doigts, quoique enflés,

(*g*) Hiſt. general. des voyages, T. XXXIV. in-12.
(*h*) *De Medicina indor. Lib.* 1. *c.* 20.

ſont preſque cachés ſous des tumeurs affreuſes & dures, qui dégénerent enfin en ulcères rongeans avec carie.

Les Hollandois s'étant multipliés dans cette îsle, ils ont reſſerré les natifs & les ont réduits à vivre des alimens les plus faciles à ſe procurer, tels que les poiſſons des eaux croupiſſantes & des bayes, qu'ils mangent demi ſalé ou puant, & autres denrées groſſieres & viſqueuſes dont ils compoſent leur miſérable diéte (*i*).

Les îsles Moluques engendrent à peu-près les mêmes maladies que l'isle de Java, & par les mêmes raiſons. Les logemens des nâtifs ſont conſtruits de roſeaux ; ils ſont pareſſeux : leurs terres ſont par conſéquent mal cultivées, & les alimens aqueux, foibles, putrides. Le vin leur eſt malheureuſement interdit par la loi Mahometane (*k*) ; une ſorte d'Eléphantiaſis vénérienne & endemique chez eux. Les principaux ſymptomes ſont, des poireaux à la face, aux bras, aux cuiſſes, &c. qui ſe terminent par des ulcères profonds & calleux. Elle ne vient point du commerce des femmes, mais des qualités infectes de l'air, & des alimens groſſiers & viſqueux. Si elle eſt recente, elle ne ſe guerit pas facilement : ſi elle eſt invéterée, elle eſt fort opiniâtre : elle cède aux

(*i*) *Bont. cit.* hiſt. general. des voyages cit.
(*k*) Hiſt. général. des voyages. T. 31.

mêmes remèdes que le mal vénérien & d'autres cachexies, au mercure, aux decoctions de gaiac, au becabunga &c. (*l*) Ce dernier remède prouve qu'il y a de plus dans le pays un ſcorbut qui a une apparence de l'autre maladie.

En effet ces isles ſont affligées d'une maladie qui y eſt appellée *Berber*, & qui eſt vraiſemblablement un ſcorbut indolent. Tout le corps s'enfle ; les membres s'affoibliſſent & deviennent preſque inutiles : le vin des Philippines pris avec du clou de girofle & du gingembre, eſt un préſervatif qui paſſe pour certain. Les Hollandois attribuent la même vertu au ſuc de limon (*m*).

Le Jappon a bien des qualités communes avec les isles précédentes, & il eſt auſſi infecté de la lepre, pour laquelle on y a bâtit un grand nombre d'hôpitaux. Les inſulaires, ſur-tout ſur la côte, vivent principalement de poiſſons qui y ſont très gras. Celui dont la pèche eſt la plus cultivée eſt une ſorte de baleine, dont ils mangent & l'huile & la graiſſe, & la chair & les inteſtins, & les os mêmes (*n*).

Paſſons dans le nouvel hemiſphère : nous trouvons dans la partie méridionale les mêmes circonſtances phyſiques qui ſe trouvent avec l'Eléphantiaſis dans les autres parties de

(*l*) *Bont. cit.*
(*m*) Hiſt. general. des voyages, cit.
(*n*) Kæmpfer & Charlevoix, hiſt. du Japon.

la terre : une exceſſive humidité ; des lacs & des mares ; une vie miſérable de ſes peuples, avec le même regime.

Il y a des hôpitaux deſtinés à cette maladie, dans la Capitale de l'îsle St. Domingue : on ſait que le mal vénérien y étoit endemique. Les inſulaires, lors de la découverte de l'îsle, étoient d'une complexion foible & phlegmatique, & du caractère le plus indolent ; ils tiennent encore aujourd'hui de ce tempéramment ; leur nourriture principale étoit anciennement le poiſſon : c'eſt encore un aliment commun dans la Capitale. Il y a à l'entour de celle-ci des endroits marécageux, & les brouillards y ſont fréquens (*o*).

La Martinique eſt trop bien cultivée pour produire des maladies putrides chroniques. Cependant le quartier du Fort-Royal, qui eſt encore marécageux, engendre des affections hideuſes de l'habitude du corps. Voyez pag. 10.

Mais la Guadeloupe qui ne jouït pas des mêmes avantages du ſol, n'eſt pas exempte de ces maux. Il y a 25 à 30 ans, diſoit M. Peiſſonnel en 1748, d'après la viſite générale des lepreux de cette îsle, qu'il fit avec un de ſes confréres, qu'une maladie particuliere ſe manifeſta dans pluſieurs per-

(*o*) Hiſt. general. des voyages, T. 46. Hiſt. de S. Domingue, par le P. Charlevoix.

ſonnes du quartier, dit *la Grande-Terre.* Il paroit d'abord des taches rouges-livides, à la peau des Blancs, & rouges-jaunâtres aux Nègres. La racine du nez s'écraſe; cet organe devient mol & les narines s'élargiſſent. Les oreilles deviennent plus épaiſſes.

Cette maladie eſt héréditaire; quoiqu'on ait vû des enfans iſſus de lepreux être parvenus ſains & gaillards à la vieilleſſe: on dit qu'elle ſe communique par une longue fréquentation & par une longue connoiſſance charnelle: néanmoins ces voyes ne ſont pas toujours ſuffiſantes, puiſque l'on voit des gens mariés communiquer enſemble ſans ſe communiquer le virus dont l'un d'eux eſt infecté.

Cette virulence indomptable exiſte auſſi dans l'isle de St. Chriſtophle; elle eſt irritée par les remèdes antivéneriens (*p*).

Ces deux îsles renferment des marais & des étangs. La nourriture des Colons eſt foible, lâche, aqueuſe.

Cette maladie règne auſſi dans les îsles Caraïbes & autres des Indes Occidentales, où les habitans font un grand uſage des denrées ſalées & des poiſſons: elle ſaiſit ſurtout les Nègres, qui, outre la mauvaiſe diéte, à laquelle ils ſont réduits, ſont expoſés à l'inclémence de l'air & des ſaiſons: elle ſe développe principalement à la ſuite

(*p*) Tranſ. phil. an. 1757.

des fievres aiguës, des longues fievres intermittentes & d'autres infirmités rebelles, & commence par une jambe; elle n'en saisit qu'une pour l'ordinaire. Ce membre acquiert un volume prodigieusement gros. On en a fait plusieurs fois l'amputation, mais on a toujours manqué son but, car le mal a constamment pris possession de la jambe restante.

Quelquefois les Blancs, que de malheureuses circonstances ont reduits à des peines peu inferieures à celles des Nègres, ont donné des preuves que cette calamité n'est pas limitée dans une seule couleur, non plus que dans les bornes où Lucrèce la confine (*q*).

Nous avons vû, p. 32. & 34, que dans certaines contrées d'Afrique & dans quelques isles des Indes où les causes de l'Eléphantiasis sont au dernier degré d'intensité, la grosse Verole est également endemique: elle l'est aussi dans les isles de l'Amérique qui se trouvent entre les Tropiques & qui sont si favorables à l'autre maladie. Ainsi les Caraïbes sont fort sujets à l'Epian, qui est la grosse Verole. „ On prétend, dit le P. Labat, „ qu'elle vient de la corruption de l'air & des „ alimens aussi bien que du commerce immo- „ deré avec les femmes: C'est une espèce „ de peste qui se communique aisément, „ qui fait d'étranges ravages, & dont il est „ rare que ceux qui en sont atteints guerissent jamais parfaitement.

(*q*) Richard Towne cit.

„ Il y a des endroits de la Terre ferme „ de l'Amérique, comme Surinam & Barbiche où on le prenoit autrefois presqu'en „ mettant pied à terre, & sans savoir pour „ ainsi dire qu'il y eut des femmes dans le „ pays. On dit que depuis que les Hollan- „ dois ont desséché les marécages, on n'est „ plus si sujet à cette maladie " (*r*).

Les Crabes & les poissons sont la nourriture des Caraïbes, ils mangent aussi des insectes & autres alimens sordides : rarement ils boivent du vin ou du tasha. Le Pere du Tertre rapporte que le regime fait tomber les insulaires dans l'Epian (*s*)

Les Sauvages des environs du fleuve Micissipi sont fort sujets à cette Viruleuse, parce qu'outre qu'ils habitent des endroits assez malsains, ils sont très-libertins (*t*).

La Jamaique, quoique bien cultivée, offre quelques cas de Lepre ulcerée (*u*).

Le continent de l'Amérique méridionale engendre aussi l'Eléphantiasis, mais d'une moindre intensité que celle des isles; il produit plus communement la Lepre.

Il y a un canton dans le Paraguai qui est le plus souvent submergé par des fleuves : il est couvert de bois : les rivieres y sont très poissonneuses : les Sauvages y sont su-

(*r*) Voyage aux isles de l'Amérique, Tom. VI.
(*s*) Voyage aux isles Antilles.
(*t*) le P. Labat cit.

jets à une Lepre écailleuſe qui leur couvre tout le corps (*x*).

D'autres Indiens qui habitent ſur les fleuves qui vont ſe rendre au Maragnon, & qui ne ſe nourriſſent que de végetaux & de poiſſons ſont ſujets à la même infection.

On trouve parmi les Palicoures une autre nation qui eſt ſujette à une lepre qui flue de temps en temps, & repand une odeur tout à fait inſupportable. Tous ces pays ſont de vaſtes marais. Le poiſſon ne peut s'y conſerver qu'après l'avoir fait ſécher au ſoleil; ſi on l'expoſe à la lune, ne fut-ce que pendant une nuit, quand même on auroit pris la précaution de le ſaler, il eſt le lendemain matin tout rempli de vers (*y*).

La nourriture commune des habitans de Rio-Janeiro dans le Breſil, region extrêmement humide, eſt de la farine de manioc, & du poiſſon. Les eſclaves ſont preſque tous galeux (*z*). La partie de ce pays que G. Piſon avoit fréquentée n'étoit point ſouillée de ces vices hideux; mais les Sauvages faiſoient un grand uſage des aromates; ils buvoient du vin de palmier, & vivoient de racines & de plantes, rarement de poiſſon, & encore de l'eſpèce écaillée (*a*).

(*u*) Nat. Hiſt. of Jamaica by Hans Sloane, &c.
(*x*) Lettr. Edif. R. XXV.
(*y*) Ib. R. XXIII.
(*z*) Journal de l'Abbé de la Caille.
(*a*) *Medicina Braſil.*

Il y a dans le Perou une Eléphantiasis verolique : elle consiste en tubercules, verrues, poireaux ulcerés & carcinomateux, & pustules sordides qui occupent la face & tout le corps (*b*).

Cartagène est infectée de l'Eléphantiasis ; elle y est si commune qu'un grand hopital qu'on a construit exprès, peut à peine contenir les malheureux qui en sont affligés. Elle ne passe pourtant pas pour contagieuse, puisque ceux-ci viennent dans la ville mendier. Elle se propage des peres aux enfans. La gale y est également très-commune & fort opiniatre.

Cette ville est située dans une petite isle presqu'attenant la Terre-ferme. L'humidité y est au comble. La mer fournit abondamment du poisson, surtout des aloses, qui ne sont pas de bon gout. Cet aliment & le porc sont la nourriture du pays (*c*).

Le Dr. Huxham a vu un Anglois qui avoit été infecté de l'Eléphantiasis à Portobello. Le mercure & les sudorifiques qu'il lui administra accélérerent sa mort (*d*).

Après avoir parcouru la terre, d'un pole à l'autre, & dans le vieux & le nouvel hémisphère ; recueillons ce que nous avons trouvé de commun dans les contrées qui engendrent l'Eléphantiasis.

(*b*) Lopez de Gomara, cité par M. Astruc. *de Morb. Vener.* lib. I.
(*c*) Voyag. à l'Amérique par Dom Ulloa, &c. T. I.
(*d*) Transf. Phil. an. 1741.

1°. Elle nait dans tous les lieux qui réunissent deux circonstances ou causes physiques: Une atmosphere surchargée de vapeurs & d'exhalaisons, & une nourriture foible, lache, aqueuse, putride, surtout de poisson, avec une boisson d'eau simple ou d'un vin foible & mal préparé.

2°. Elle régne principalement, & elle n'est même bien caracterisée que dans les pays maritimes, principalement dans les islès, dans les contrées qui renferment des marais ou des étangs, surtout salés, & sont découpées par des bayes profondes, qui nourrissent des poissons fort gras & huileux. La boisson d'eaux stagnantes relève beaucoup sa virulence. Ainsi les cochons qui vivent dans le bourbier sont sujets à la ladrerie, mal inconnu aux cochons Sauvages. Les troupeaux en sont également souillés dans certaines saisons humides. Les poissons eux-mêmes qui se nourrissent dans des eaux stagnantes, en ressentent les mêmes impressions, comme on l'a observé en Norwege (*e*).

3°. Elle est beaucoup plus grave & plus commune près de l'Equateur que vers le Nord: Sa virulence est au plus haut degré dans les isles situées entre les Tropiques, dont les marais salins remplissent l'air d'exhalaisons plus infectes. C'est pourquoi elle est accompagnée des autres affections sordi-

(*e*) *Comment. de Reb. in Scient. Nat. & Med.* Vol. XI.

gest. &c.

des de l'habitude du corps, & dans les latitudes meridionales, des fievres pestilentielles. En effet les premieres maladies aiment les climats fort humides: c'est pour cette raison que ce cancer est plus commun dans l'Asie meridionale qu'en Europe: & en Provence plus dans les contrées humides que dans celles qui sont séches.

4°. Dans les regions chaudes, les extremités du corps, les mains, & les jambes surtout sont principalement affectées par l'Eléphantiasis & d'une maniere épouvantable: dans le nouveau monde ce sont specialement les jambes qui en sont le siege: dans le Nord elle est répandue sur toute l'habitude du corps sous la forme de croutes & de tubercules.

5°. Il n'y a aucun exemple exactement circonstancié & vu par des Observateurs qui constate la contagion de cette maladie. Si quelques Ecrivains la croyent c'est sur le rapport du public; ils reconnoissent par leur propre autopsie que même le commerce charnel ne la communique point. Les Observateurs qui ont vû pendant longtemps cette calamité attestent, qu'elle ne se transmet que par la génération & peut-être par la lactation, encore faut-il qu'elle soit à un haut degré. Les cas que j'ai vûs & que j'ai decrits, & ceux qu'offroit, il y a quelques années, la contrée de Martegues, deposent en faveur de ce sentiment, qui paroit une vérité demontrée.

6°. Cette maladie n'est capable que de sou-

lagement, & c'eſt par le moyen des adouciſſans & des bains tiedes; le ſouffre, les antimoniaux, & le cinnabre ne lui ſont pas contraires : mais le mercure & généralement les remedes chauds ſont pernicieux.

7°. Elle eſt du genre putride. Mais comme l'idée de putrefaction eſt trop vague, je la reſerre dans de certaines limites. Je diſtingue deux ſortes de putrefaction; l'une eſt la diſſolution générale des ſubſtances végétales & animales avec infection : l'autre en eſt une corroſion ſucceſſive également infecte. La premiere comprend les fievres putrides, peſtilentielles, &c. la dyſenterie, & autres maladies aigues : la ſeconde renferme les cancers & les ulcères rongeans, les écrouelles, la lepre, l'éléphantiaſis, la groſſe verole, & quelques autres maladies chroniques.

Les alimens d'une qualité putride contribuant beaucoup à la production de l'Eléphantiaſis; j'ai fait quelques expériences ſur la putrefaction, principalement ſur celle du poiſſon.

Le 23. Février 1761. je pris trois taſſes de terre égales : je mis dans la premiere deux onces de chair de mouton & une once de ſel marin; & dans la ſeconde & la troiſieme la même quantité de chair de poiſſon, en ajoutant une once de ce même ſel à la derniere : je les remplis enſuite d'eau. Trente heures après, la premiere taſſe puoit un peu, la ſeconde avoit une odeur forte de poiſſon, & la troiſieme de poiſſon ſalé. Dans 45. heures

les deux premieres taſſes étoient dans le même état ; la troiſieme exhaloit une odeur fétide pénétrante. Au bout de 60. heures, l'évaporation de la troiſieme taſſe étoit la plus grande. Je réiterai cette expérience à la fin de Février 1765, & avec les mêmes ſuccès, excepté qu'il n'y eut point de différence ſenſible dans l'évaporation des trois taſſes.

Le 5. Juin 1759, à 9. heures du matin, je remplis trois taſſes égales, les deux premieres de bouillon de poulet, en ajoutant une bonne pincée de ſel dans la premiere, & la troiſieme de bouillon de mouton. Celle-ci puoit un peu 27. heures après : les deux autres ne ſentirent mauvais que dans 50. heures, & la premiere plus que la ſeconde : la graiſſe que j'enlevai de la troiſieme taſſe n'étoit pas encore fétide.

Le ſel marin, employé en petite quantité, accélere non ſeulement & aiguiſe la putréfaction des ſubſtances animales, comme l'on ſait d'après le Dr. Pringle, mais encore il y fait dégénerer plutôt les ſubſtances végétales en les empêchant de fermenter. Le 7. Juin 1759. je remplis trois taſſes égales de crême d'une eſpèce d'orge *hordeum diſtychum* : je mis une pincée de ſel dans la premiere, & une pincée de ſucre dans la ſeconde. Trois autres taſſes égales à celles-là furent également remplies de crêmes de ris, en diſſolvant auſſi dans la premiere une pincée de ſel, & autant de ſucre dans la ſeconde.

Le 10. à 10. heures du matin, la premiere tasse de crême d'orge exhaloit une odeur forte, la troisieme sentoit moins, & la seconde étoit encore plus foible. Les crêmes de ris avoient une odeur moins forte, la premiere sentant peu, la seconde un peu moins, & la troisieme point du tout; celle-ci paroissoit cependant un peu jaunatre, la seconde l'étoit moins, & la premiere n'avoit presque pas changé de couleur.

Le 11. la troisieme tasse d'orge étoit rance, la seconde sentoit le vinaigre, la premiere avoit une odeur forte.

Le même jour je réiterai la même expérience sur de la nouvelle crême de ris. Le 14. la premiere tasse exhaloit une odeur forte, la seconde sentoit le lait aigri; cette odeur étoit encore plus marquée dans la troisieme.

Il suit de ces essais 1°. que les animaux terrestres qui se sont le plus exercés, pourrissent le plus vite & le plus fortement, comme l'on sait, & que les poissons se corrompent encore plutôt & plus horriblement: vraisemblablement parce que faisant beaucoup plus de mouvement & employant beaucoup plus de force à se mouvoir dans un milieu plus dense, leurs sucs sont plus battus, plus atténués, deviennent par là plus huileux que graisseux ou plus liquides, & plus capables de dissolution putride. Aussi les poissons ont-ils une forte odeur de marée, & se convertissent plutôt en phosphore.

2°. Que le ſel accélere & aiguiſe la putréfaction, comme l'avoient prouvé les expériences de M. Pringle : nous voyons tous les jours, que l'eau dans laquelle on fait macerer du poiſſon ſalé dans les boutiques pourrit horriblement dans l'eſpace de 24. heures en été.

3°. Que les poiſſons d'eau douce, courante & pure, doivent être moins enclins à la putréfaction que ceux de mer, à raiſon du defaut de ſel & de la moindre gravité ſpécifique du liquide où ils vivent; mais la propenſion à la putridité doit être la plus grande dans les poiſſons des eaux ſtagnantes, de celles ſurtout qui ſont un peu ſalées.

4°. Que le ſel, s'il n'augmente pas l'évaporation de l'eau corrompue, ne la retarde pas. Par conſéquent l'eau de mer qui croupit dans des criques ou dans des bayes profondes, & celle des étangs maritimes doivent contracter la plus haute putréfaction, & charger l'atmosphére de la plus grande quantité d'exhalaiſons les plus putrides : Lanciſi avoit obſervé que le mélange des eaux ſalées avec les eaux douces donne lieu à une plus grande corruption (*f*) : auſſi ces ſortes de contrées ſont ſouvent envéloppées de brouillards épais & infects, ainſi que nous le voyons ſur l'étang de Martegues, & dans les plages marécageuſes de Fréjuls, d'Hieres & de la Napoule & Provence. Il n'eſt donc pas ſurpre-

(*f*) *De Noxiis Paludum effluviis.*

nant que ces ſortes de lieux dont ce terrain eſt bourbeux & formé par la corruption des animaux & des végétaux, & l'atmoſphére cadavreuſe, engendrent tant de maladies de la plus pernicieuſe putridité, ſpécialement le charbon, qui eſt encore aſſez fréquent dans cette province, & l'éléphantiaſis, quand le regime favoriſoit l'action de ces qualités de l'air.

5°. Que le ſucre, employé même en petite quantité, conſerve les ſubſtances végétales, & les fait enſuite tomber en fermentation, état oppoſé à la putréfaction (*g*).

J'obſerve à Marſeille, que les Religieux qui ſont adſtreints à la diéte maigre, & qui vivent principalement de poiſſon, quoique de la meilleure qualité, ont le ſang moins ſereux, & dont le caillot eſt peu ferme & très rouge: tel eſt, à peu près, celui que l'on tire dans certaines fievres putrides. La lymphe du ſang de cette qualité eſt donc plus lâche & plus portée à la diſſolution. Les poiſſons fort gras, mollaſſes & point écailleux, tels que la plûpart de ceux des eaux ſtagnantes, doivent produire encore un plus grand relachement dans le tiſſu organique de ce fluide: auſſi a-t-on obſervé que les pêcheurs qui habitent dans les contrées trop humides ſont ſujets à des ulcères aux jambes très opiniatres.

La nourriture de poiſſon diminue auſſi la

(*g*) V. Pringle upon Septic and Antiſeptic ſubſt. p. 347. ſeconde édit.

tranſpiration, que l'on ſait être ſi putride (*h*). Une atmoſphère ſurchargée de vapeurs & d'exhalaiſons contribue puiſſamment au même effet (*i*), ainſi qu'au relachement des ſolides & du tiſſu du ſang. C'eſt pourquoi le trop grand uſage de cet aliment en Angleterre & en Hollande, regions trop humides, cauſe des ſueurs fétides, la ſoif, le ſcorbut, les affections cutanées (*k*). Ces effets ont même lieu dans certaines regions fort chaudes; Rhazès écrivoit à Bagdad dans le IX. ſiecle ſur la cauſe de la ſoif que produit cette nourriture (*l*). J'obſerve à Marſeille que les Pêcheurs ſont plus ſujets aux ſueurs fétides dans les fievres. Auſſi le poiſſon étoit fort décrié anciennement en Provence, où un vieux proverbe porte que *le poiſſon fait devenir ladre.*

La chair de poiſſon n'étant pas pourvue d'une certaine quantité d'eſprits & d'air elaſtique & manquant du degré requis de tenacité mucilagineuſe; au lieu d'un ſuc nerveux, élaſtique, tonique, elle fournit un chyle aqueux, lache, foible, qui ne ſauroit reſiſter à l'action vive des ſolides, & qui céde facilement à la diſſolution putride: elle doit donc diſpoſer à l'engourdiſſement, à la ſtupidité,

(*h*) *Sanctor. ſtat. Sect.* 3. n°. XLIV. &c.

(*i*) *Ibid. Sect.* 2. n°. VIII.

(*k*) Huxham *de Morb. epid. Plymuth. fact.* &c. Chæſne *de Sanit. tuend.*

(*l*) *Biblioth. Arabo-Hiſpanic.* T. I.

à la diſſolution putride corroſive ; elle eſt donc propre à produire les ſymptomes caracteriſtiques de l'Eléphantiaſis, la ſtupeur du ſentiment & la corroſion des ſolides.

Le porc & les oiſeaux aquatiques produiſſent les mèmes effets, &, à peu près, par les mèmes raiſons (*m*). Mais dans un climat ſec & temperé, comme l'eſt devenu celui de la plus grande partie de l'Europe, la diéte de ces ſortes de viandes n'eſt plus inſalubre, parce que la tranſpiration eſt abondante, & que le corps attire un eſprit vital dans un fluide très élaſtique. Ainſi dans la baſſe Provence on mange impunément du poiſſon, qui y eſt d'ailleurs de la meilleure qualité ; les pêcheurs n'y connoiſſent point d'autre aliment, & n'en reſſentent aucune incommodité. Il eſt vrai que l'uſage journalier du vin contribue puiſſamment à en prévenir les mauvais effets : Cette boiſſon riche en eſprits actifs, diapnoïques, & antiſeptiques, en eſt le véritable antidote : de là vient le proverbe, *piſce ſine vino venenum.* Les autres aſſaiſonnemens, l'oignon, l'ail, le porreau, le ſeleri, &c. dont on fait un ſi grand uſage, ne concourent pas avec moins d'éfficacité à rendre ce regime ſalubre, en entretenant auſſi la gaité avec la tranſpiration & en s'oppoſant à la putréfaction. Le ſucre, qui eſt devenu commun, prémunit également

(*m*) *Sanctor. ſtat. Sect.* 3. n°. XXII-XXIV. & *Sect.* 7. n°. XXXI.

les humeurs contre cette pernicieuſe dégénereſcence.

Une des plus puiſſantes cauſes & des plus ordinaires, qui, en arrêtant la tranſpiration, donnent lieu à la diſſolution acrimonieuſe des humeurs, c'eſt la frayeur & les paſſions triſtes (*n*). Auſſi le peuple de Martegues s'accorde-t-il à attribuer la Ladrerie à cette premiere cauſe. C'eſt encore une autre raiſon pour laquelle le bas peuple, dont l'eſprit eſt ſi abbattu, principalement dans les Etats deſpotiques, tombe facilement dans cette calamité, lorſque les circonſtances phyſiques la favoriſent.

Les Anciens, Archigenes, Aetius, Aretæe, Galien, ſupçonnoient que l'intérieur du corps dans l'Eléphantiaſis eſt plein de tubercules ou durillons ainſi qu'il l'eſt à l'extérieur; ils étoient conduits par une autre analogie dans ce ſentiment: ils trouvoient quelquefois les victimes cacochymes, c'étoient pour l'ordinaire des cochons, remplies de ces ſortes de durillons. L'ouverture des cadavres des perſonnes mortes de cette maladie montre en effet le foye entrelardé de tubercules durs ou pierreux; le meſentére rempli de groſſes glandes dures & pleines d'une ſorte de ſuif épais; les glandes conglobées deſſéchées; & généralement les viſcères, le poumon, le foye, le pancreas, deſſéchés auſſi ou corrompus (*o*).

(*n*) *Sanct. ibid.*
(*o*) *Sepulcret.* Bonnet.

Dans l'état du mal le ſang eſt converti en une gelée mollaſſe & livide, laquelle contient une ſanie rougeatre; les Anciens n'ignoroient pas cette alteration de ce liquide.

Le virus éléphantiaque ſiege principalement dans les extrêmités du corps, ou commence par là ſon action corroſive, ainſi que fait le ſuc fourni par l'uſage du pain de ſeigle ou de bled ergotés & généralement de grains corrompus (*p*). Si la boiſſon d'eaux ſtagnantes compoſe le regime avec cette ſorte d'alimens ou avec les poiſſons trop gras, les os des membres ſe carient. Si cette diéte eſt favoriſée de quelqu'heureuſe circonſtance, ſeulement les doigts s'engourdiſſent ou pèlent, comme il eſt arrivé en 1762. à une famille de Witigham en Angleterre (*q*), ou les ſymptomes de l'Eléphantiaſis ſont moins violens, & ne donnent qu'une apparence de lepre, comme on l'obſerve dans le Nord, où la putréfaction eſt moins active par le défaut de chaleur.

Ce virus attaque ſpécialement les humeurs ſebacées & mucilagineuſes & le ſuc nerveux: la ſtupeur, les poireaux, les ulcères calleux, la carie, en ſont la preuve; c'eſt pourquoi la maladie eſt chronique, & finit, pour l'ordinaire, par la fievre lente, & toujours par le maraſme.

(*p*) Acad. Roy. d. ſc. an. 1750. Mem. préſent. à l'Acad. R. d. ſc. T. 2.

(*q*) Tranſact. Phil. an. 1763.

Les causes externes & la nature sensible de l'Eléphantiasis étant développées & déterminées par les observations & les expériences précedentes ; nous remonterons à présent au premier âge du genre humain, pour en tracer l'histoire, en appréciant sur ces notions les monumens de cette affreuse calamité qui nous restent épars dans les Ecrivains.

La terre au commencement étoit revêtue de bois & d'herbes touffues ; elle étoit encore excessivement humide, parce qu'elle étoit encore imbibée des eaux dans le sein desquelles elle s'étoit formée. Les contrées les plus basses, les plages maritimes, les isles, tenant encore de l'élement, qui, en se retirant, les avoient laissées à découvert, elles n'étoient que fanges, mares, lacs ou étangs. Les premiers hommes tiroient leur nourriture, moins de la culture trop pénible des champs, que des fruits sauvages & du produit de la chasse, & de la pèche que la nature fertile leur présentoit en abondance : c'étoit, dans les endroits bas, du gibier aquatique & du poisson. Des cabanes construites de simples branchages étoient tout ce que l'art leur fournissoit de plus propre pour garantir leurs corps demi-nuds des injures de l'air (*r*). Telles

(*r*) *Quod sol, atque imbres dederant, quod terra crearat*
Sponte suâ, satis id placabat pectora donum.
. . . .
Et fructices inter condebant squalida membra.
LUCRET.

étoient les terres du nouvel hémisphère lors de sa découverte : telle étoit l'œconomie agreste de ses habitans ; ils étoient affligés de maladies hideuses de la peau, spécialement de l'Eléphantiasis : les premieres peuplades du vieux continent durent être soumises aux mêmes infirmités ; mêmes circonstances de part & d'autre, mêmes causes que les observations que nous venons de faire sur tout le Globe démontrent d'ailleurs être celles de ces maux affreux.

C'est sans doute à cause que la terre favorisoit si fort les maladies putrides dans les premiers temps, que les Législateurs défendirent l'usage de la viande dans nombre de regions chaudes (*s*). Pythagore puisa ce précepte chez les Egyptiens (*t*).

La côte maritime de l'Asie mineure & la basse Egypte ont passé de tout temps pour le sol natal de l'Eléphantiasis ; & en général les Anciens ont reconnu cette horrible influence des bords maritimes, qui, avant la parfaite culture des terres, étoient la plûpart des plages formées par une fange corrompue : aussi envoyoient-ils les malheureux qui étoient affligés de cette maladie dans l'intérieur de la terre-ferme (*u*).

(*s*) *Sylvestres homines sacer interpresque Deorum.*
Cædibus & fœdo victu deterruit Orpheus.

HORAT.

(*t*) Bruker cit.

(*u*) Cœl. Aurelian. Aret. Aetius, &c.

La basse Egypte en fut toujours si généralement infectée que l'on crut anciennement dans l'Europe qu'elle avoit seule le triste privilége d'en être la patrie.

Est Elephas morbus qui propter flumina Nili gignitur, Egypto in mediâ, prætereà nusquam.

LUCRET.

Cette region est une terre nouvelle formée par les atterrissemens du Nil, qui par ses vastes inondations annuelles y laisse de plus, des étangs & des mares. Elle étoit dans les anciens tems encore plus humide & plus marecageuse : dans le siecle de Menès, premier Roi d'Egypte, tout le pays, excepté la Thébaïde, n'étoit qu'un marais : le Delta étoit encore un étang avant que Joseph y fit creuser des canaux pour le dessécher : le Roi Anysis se retira dans les marécages ; ce fut aussi la retraite de Psammitique. Amyrthée régna dans les terrains fangeux du tems d'Artaxerxes (*x*). Dans le siecle d'Alexandre le Phare étoit à une certaine distance du continent (*y*), qui étoit encore rempli de sel & même de coquillages dans l'âge de Tibere (*z*). Dans ce même âge le pays étoit en bonne partie pleins de lacs & de marais,

(*x*) Herodot. *hist. lib.* 2. Strabon. *lib.* 1. V. d'autres autorités dans l'hist. univers. d'une compagnie de gens de lettr. traduit de l'Angl. T. I. p. 322 - 494.

(*y*) Plutarq. vie d'Alexandre.

(*z*) Strabon. & Plutarq. cit.

dont quelques uns étoient ſalés ou amers. La ville d'Alexandrie avoit un port ſur un grand lac, ſur lequel étoient batties quelques villes (*a*). L'air étoit très nebuleux & peſant dans le continent; &, durant les ardeurs de l'été, les endroits marécageux ſe deſſéchant, il étoit ſurchargé d'exhalaiſons & de vapeurs infectes (*b*): l'humidité étoit même ſi exceſſive qu'elle émouſſoit l'odeur des plantes (*c*).

Le pain des Egyptiens étoit fort glutineux; il étoit fait de ſpeautre, & de racine de lotus dans les lieux marécageux. Ils mangeoient auſſi de la farine bouillie, des feuilles de *papyrus*, & d'une certaine eſpèce de jonc. Les cailles & les canards étoient ſervis journellement à leurs tables; les oiſeaux aquatiques, ſurabondants en effet dans les pays de lacs & d'étangs. Un de leurs alimens communs étoit le poiſſon, frais, ſalé, ſeché au ſoleil, ou demi crud, qu'ils tiroient principalement des eaux croupiſſantes: bien des gens ne connoiſſoient pas d'autre nourriture. Ils mangeoient auſſi des limaçons de mer & d'autres mets groſſiers, quoiqu'ils s'abſtinſſent de la chair de cochon. Le Nil leur fourniſſoit la boiſſon ordinaire, qu'ils puiſoient auſſi dans les mares; ils faiſoient néanmoins

(*a*) Strabon. *lib.* XVII.
(*b*) Ibid. Galen. ad Glaucon. *lib.* 2. *cap.* 10.
(*c*) Theophraſt. *de cauſ. plant. lib.* 6. Plin. *hiſt. nat. lib.* 21. *cap.* 11.

ufage de la biere. Ils manquoient d'arbres qui puffent donner des fruits falubres (*d*).

Ce mauvais regime, joint à une vie oifeufe, les obligeoit d'employer trois jours, tous les mois, à prendre des clyfteres & des vomitifs.

Mais les Prêtres, qui poffedoient les connoiffances utiles, s'étoient fait un précepte diétetique de s'abftenir du poiffon, même du fel, & généralement des productions de la mer, élément qu'ils avoient en horreur. Ils connoiffoient la falubrité du vin, dont ils fe permettoient l'ufage (*e*). Pythagore apprit d'eux le regime qu'il obferva regulierement.

Les caufes propres de l'Eléphantiafis exiftant ainfi au plus haut degré & dès l'antiquité la plus reculée dans la Baffe-Egypte, elle dût s'y faire fentir le plus cruellement même aux premieres peuplades : Pharaon ne fut donc pas le premier qui en fut affligé par la vengeance divine, comme le raconte Euftathe (*f*).

Les Hebreux arrivés dans cette region, en occuperent le pays de Goshen, lequel étoit fitué, ou dans la bifurcation du Nil, fuivant les Septante, ou entre le Nil & la mer rouge, comme le penfe Jofeph (*g*).

(*d*) Herodot. cit. Diodor. *lib.* I. *cap.* 28. Strabon. cit. Athenée *lib.* I. p. 33. Galen. cit.

(*e*) *loc. cit.* Plutarq. *Sympof. lib.* IV. *Quæft.* V. *lib.* V. *Quæft.* X. *lib.* VIII. *Quæft.* VIII. &c. Herodot. cit.

(*f*) Cité par M. Petit dans fes Comment. fur Aretæe.

(*g*) Hift. univerf. d'une Compagn. de gens de lettr. cit. T. I. p. 161.

Apion prétend qu'ils habitoient la partie de la côte qui n'avoit point de port, & qu'il appelle *plage ignominieuse* (*h*), laquelle étoit en effet très pernicieuse, ainsi qu'elle l'est encore aujourd'hui. Il conste au moins que ce peuple vêcut la plus grande partie dans les plaines arrosées par le Nil & dans la fange, puisqu'ils furent employés à creuser des canaux & des fossés, & que lors de leur sortie d'Egypte ils se rendirent de toutes les parties de cette region dans la terre de Gosshen, où étoit le rendez-vous général, & qui n'auroit pas été suffisante pour entretenir plus de quatre millions de personnes auxquels ils se montoient (*i*). Leur principale nourriture avoit été le poisson (*k*), & des mets insalubres qui composent la diéte des gens misérables.

Ce malheureux peuple fut par conséquent infecté de l'Eléphantiasis : aussi les Historiens les plus anciens rapportent qu'il fut chassé de ce pays pour ce sujet : Manethon, de race Egyptienne, qui avoit écrit l'histoire de la religion de ses peres d'après leurs livres sacrés, le dit expressement, & il ajoute que ce fut pour prévenir cette horrible déféda-tion du corps, que le législateur des Israëlites, Moïse, leur défendit de manger de la chair de porc, qui est sujet à ce mal (*l*).

(*h*) Joseph contre Apion. liv. 2.
(*i*) Nombr. ch. XI. n°. 5.
(*k*) Joseph. cit. (*l*) *Ibid.*

Lyſimaque & d'autres Ecrivains racontent la même hiſtoire (*m*); Plutarque, Juſtin, Tacite, la repetent auſſi. Et ſi ce prétexte eſt faux, puiſque Moiſe donne une autre raiſon de cette ſortie, que Joſeph regarde ce conte de Manethon comme fabuleux (*m**), & que même d'autres Hiſtoriens en accuſent la diverſité du culte religieux (*n*); ce bruit univerſellement repandu chez toutes les nations prouve au moins que cette calamité affligeoit entierement ce peuple dans cet eſclavage: ce que Joſeph lui-même ne nie point, puiſqu'il prétend que la plûpart des lèpreux périrent dans les carrieres & dans les combats

(*m*) Il y avoit 600000. combattans depuis l'âge de 20. ans juſqu'à celui de 60. parmi les Iſraëlites à leur ſortie d'Egypte ſuivant les livres ſacrés. Par divers denombremens qu'on a faits, il compte qu'il y a autant de vivans au-deſſous de l'âge de 16. qu'au deſſus; ajouté un huitieme pour les perſonnes entre cet âge & celui de 20, & autant à peu près pour celles au-deſſous de 60; il reſulte que le nombre des combattans n'étoit que le quart des mâles, & que la ſomme de ceux-ci étoit par conſéquent de deux millions quatre cent mille; & en doublant cette ſomme à raiſon d'un nombre égal de femmes; on aura 4. millions 8. cent mille perſonnes qui compoſoient le nombre des Iſraëlites.

Je remarque en paſſant que ſi ce nombre étoit tel, ce peuple devoit avoir vécu plus de 215. ans en Egypte, comme il eſt rapporté: car en doublant la population à chaque génération, qui eſt de 33. ans, on a une progreſſion dont la raiſon eſt double, & qui a ſept termes, dont le premier eſt 140, nombre des perſonnes qui vinrent dans cette region avec Jacob. Or par le calcul on trouve un nombre bien au-deſſous de celui de 4800000.

(*m**) *Id.* antiq. Judaïq. liv. 8.
(*n*) Diodor. fragm. liv. XXXIV. & XL.

que les Hebreux eurent à donner depuis leur sortie de cette terre insalubre (o). Les eaux des lacs, dont quelques uns étoient salés, qu'ils furent obligés de boire quelquefois dans leur course errante (p), ne contribua pas peu à entretenir ces maladies parmi eux.

La vitiligue, specialement la blanche, devoit leur être la plus familiere même en Egypte, puisque Dieu, dans les conversations qu'il eut avec Moïse dans le pays de Madian, lui frappa la main de cette affection pour le moment, entre autres signes manifestes qu'il lui donna de sa mission (q), & qu'elle est la plus fréquemment mentionnée dans la Bible.

Les Egyptiens n'étoient pas exempts de ces hideuses maladies. Ce fait n'étoit pas ignoré des Romains, puis qu'outre le vieux témoignage de Lucrèce rapporté ci-dessus, il nous reste encore celui de Celse (r), de Galien (s), de Pline (t), de Marcellus l'Empyrique (u), &c. qui ont même décrit l'Eléphantiasis de cette region, & d'où je tire les traits ou les nuances qui la différencient du type général.

La

(o) Joseph. contr. Apion. liv. 1.
(p) Les Nombr.
(q) Exod. chap. IV. n. 6.
(r) *De Medicin. lib. III. cap. XV.*
(s) *De caus. Morbor. c. 7.*
(t) *Hist. Nat. lib.* XXXVI.
(u) *De Elephant.*

La défédation du corps eſt ſi horrible dans cette maladie, qu'il n'y a point de ſorte de mort qui ne ſoit à préférer. Elle commence par la face : il vient ſur le nez une eſpèce de lentille. Le mal prenant des forces, il ſe répand ſur toute l'habitude du corps. La peau noircit enfin dans la derniere période. Les doigts, les mains, les jambes, les pieds ſe tumifient d'une maniere ſi énorme que les doigts & les orteils, quoique groſſis, diſparoiſſent ſous l'enflure de ces membres.

Cette maladie avoit peu degéneré du tems de Proſper Alpin p. 32. 33. Cet obſervateur, qui l'avoit vue longtems dans le pays, ne rapporte pas qu'elle fut contagieuſe : Celſe n'en dit rien non plus.

Le Naturaliſte Romain fait encore mention de l'Eléphantiaſis blanche, *Elephantia albâ* (x), qui eſt la vitiligue blanche, que nous venons de remarquer, & avoir dû être commune dans cette region.

Il y régnoit auſſi une eſpèce de mal venerien, puiſque Lyſimaque raconte que les Hebreux furent affligés d'ulcères aux aines le ſixieme jour de leur depart, que la violence du mal les obligea de ſéjourner le ſeptieme jour, & que ce fut pour cette raiſon que ce jour fut appellé *Sabbat*, du nom Egyptien *Sabbatoſis*, qui ſignifie *maladie des aines*, βȣϐῶνος ἄλγος : il eſt vrai que Joſeph re-

(x) *Lib.* XXV. *cap.* VI.

marque que les mots *Sabbo* & *Sabbatosis* diffèrent beaucoup ; que celui-ci signifie *repos*, & l'autre *maladie des aines* chez les Egyptiens (*y*) ; d'ailleurs les livres sacrés donnent formellement une autre raison de ce repos : mais quoique cette raison prouve que Lysimaque se trompe dans son interpretation, la critique de Joseph confirme néanmoins la réalité de ce mal dans cette époque, où ses causes physiques se trouvoient les mêmes dans ce climat que dans le nouvel hémisphère, dans certaines contrées d'Afrique, & dans quelques isles des Indes. V. p. 32-36. &c.; il se formoit indépendamment d'un commerce impur. Les loix œconomiques établies dans l'Orient, au sujet des gonorrhées, qui étoient fort communes, & du commerce des femmes, prouvent aussi que ces maladies des organes génitaux & des aines, qui ont une si étroite correspondance avec eux, étoient réellement veneriennes. Les humeurs sebacées, mucilagineuses & seminales étoient en effet sujettes à une telle degénération, par l'humidité & la putridité de l'air & du regime, qu'elles acqueroient une acrimonie rongeante & délétère : c'est pourquoi les Législateurs ordonnerent la circoncision dans cette partie du monde : elle prévenoit en particulier des tumeurs malignes, qui, sui-

(*y*) Joseph. contre Apion. liv. 2.

vant l'expreſſion de Philon, naiſſoient ſur le gland à l'abri du prépuce (*z*).

Les Hebreux dans cette même époque étoient généralement affligés des affections lepreuſes : les loix œconomiques très détaillées inſerées dans leur code (*a*), en ſont la preuve authentique.

Ils étoient principalement ſujets à la Vitiligue blanche, ou Leuce : car lorſque les livres ſacrés ſpécifient quelques cas de *lepre*, ils rapportent que le corps de la perſonne qui en étoit travaillée, étoit blanc, & ils comparent cette blancheur à celle de la neige. Les Septante expriment même ce vice de la peau par le mot χίων, *neige* (*b*).

Il paroiſſoit ſur la peau des taches de diverſes couleurs, pour l'ordinaire blanches ou luiſantes ; les cheveux & les poils blanchiſſoient auſſi. Il ſurvenoit quelquefois des ſortes de cicatrices, de meurtriſſures, de brulures ou des puſtules. Si les parties ainſi affectées ſe deprimoient ou s'enfonçoient au deſſous du niveau du reſte de la peau, on ſéparoit les lepreux de la ſocieté ; mais on les y laiſſoit, ſi elles reſtoient dans leur niveau, ou ſi la chair de ces parties étoit vive, parce qu'alors l'impureté étoit viſible.

Quand le corps étoit couvert de la tête juſqu'aux pieds d'une effloreſcence blanche,

(*z*) *De Circumciſione.*
(*a*) *Levitiq.* ch. XIII. *les Rois. Paralip.* &c.
(*b*) *Exod.* ch. IV. nº. 6. *Levit. Nombr.* &c. *les Rois.*

le mal n'étoit pas infect : il l'étoit, si en même tems la chair étoit vive; la lepre perdoit encore sa qualité contagieuse, si la chair devenoit blanche.

La peau étoit aussi rongée par des ulcères, qui se cicatrisoient pourtant. Si la cicatrice prenoit une couleur blanche ou roussâtre & qu'elle s'enfonçat au-dessous du niveau de la peau, & que les cheveux blanchissent, la lepre renaissoit, & elle étoit jugée infecte : mais si la peau ne se déprimoit pas & que la couleur des cheveux ne changeat point, elle n'étoit point reputée impure: elle l'étoit, si les cheveux étant tombés, la tête ou le front étoient souillés de la vitiligue blanche.

Il semble, par cette description, que la lepre qui étoit jugée contagieuse, étoit proprement une sorte de Gale ou de dartres humides, ou une affection ulcèreuse, ou étoit jointe à ces vices. La simple vitiligue n'étoit pas infecte: elle étoit même quelquefois utile (*c*). Nous voyons encore de nos jours de grandes plaques blanchâtres, couvrir les mains & les bras de certaines personnes, qui jouissent d'ailleurs d'une bonne santé.

La séparation des malheureux qui étoient affligés de ces sortes de maladies de la peau & de l'habitude du corps, étoit un autre

(*c*) Hippocrat. *lib. de nutrit.*

moyen de s'aſſurer de leur nature. Si au bout de ſept jours de retraite, les cicatrices ou les taches étoient plus obſcures & n'avoient pas crû, le mal n'étoit pas la vraie lepre, & ces perſonnes rentroient dans la ſocieté : au contraire on les excluoit du camp, ſi elles avoient augmenté, & elles reſtoient dans cet exil autant de tems que le Prêtre le jugeoit néceſſaire, & quelquefois le reſte de leur vie.

Les diverſes eſpèces de lepre, la blanche ſurtout ou la Leuce, & l'Eléphantiaſis ſe perpétuerent dans la Paleſtine (*d*) : les contrées circonvoiſines n'en furent pas exemptes. L'exemple le plus ancien de cette derniere maladie qui nous ait été tranſmis, eſt celui de Job : ſi ce n'eſt qu'un apologue, il prouve du moins qu'elle étoit connue dans cette partie de l'Orient, dès les premiers ſiécles de l'hiſtoire. Cet illuſtre perſonnage demeuroit dans la contrée d'*Hus*, aujourd'hui *Orfa*, dans la Meſopotamie de Syrie. Son corps étoit couvert d'ulcères remplis de vers & d'où découloit une humeur ichoreuſe, & il ſe conſumoit & ſe deſſechoit : la peau étoit noire & collée ſur les os ; le ſouffle puant, le viſage enflé & d'un aſpect affreux, les entrailles étoient dévorées par un feu ardent ; il étoit couché par terre hors de la ville,

(*d*) Joſeph. Antiquit. Judaiq. Liv. 9. Evangile de S. Luc Ch. IV. &c.

ſéparé du reſte des hommes, & abandonné de ſa famille (*e*).

L'affection ulcèreuſe du mendiant Lazare ne paroit pas différente de celle-là (*f*). Un autre cas mémorable, eſt celui de Naaman, Syrien, Général d'armée. Il étoit affligé de la Vitiligue blanche ou Leuce, puiſqu'il eſt dit que le Prophête Eliſée l'en délivra, pour la faire paſſer à un de ſes envoyés, qui en devint blanc comme la neige (*g*).

La Syrie, ſpécialement la Phenicie, étoit en effet très féconde en ces ſortes de maladies, notamment en Eléphantiaſis, comme il a été remarqué, p. 4. not. *c*. Cette région étoit pleine de lacs & d'étangs, dont les uns étoient ſalés ou bitumineux, les autres corrompus, & la plûpart fort poiſſonneux; un grand nombre de villes étoient bâties ſur leurs bords (*h*).

Comme tout ſe fait par nuances dans la nature, il y avoit auſſi dans cette région une eſpèce de lepre très ſuperficielle: c'étoit une certaine rudeſſe de la peau, formée par des écailles grandes comme des coſſes de pois & avec demangeaiſon (*i*).

Toutes les nations de l'Orient ne furent cependant pas dans l'uſage de reléguer les le-

(*e*) Livre de Job, Ch. II. trad. des ſeptante.
(*f*) Evang. de S. Luc Ch. XVI.
(*g*) Liv. IV. des Rois, Ch. V.
(*h*) Strabon. *lib.* 16. Jul. Solin. *Polyhiſt.* *cap.* 37.
(*i*) Archigenes dans Ætius.

preux hors des villes & de la ſocieté ; il y en avoient même qui les regardoient avec vénération, les admettoient aux premieres dignités, & ne leur refuſoient pas l'entrée des temples (*k*), & même chez les Juifs, ils ne furent pas ſi ſévèrement reclus, qu'ils ne fréquentaſſent les villes, du moins dans certaines occaſions, puiſqu'ils s'approchoient de Jéſus-Chriſt, & qu'ils le recevoient chez eux (*l*), & qu'avant cette époque, il eſt rapporté que quatre de ces malheureux vinrent d'un quartier de la Samarie dans le camp des Aſſyriens (*m*).

L'antiquité ne fut donc pas généralement convaincue de la contagion de cette maladie. Si la plûpart des peuples ont éloigné des villes les Eléphantiaques, c'eſt qu'ils inſpirent une horreur inſurmontable & la crainte même de la communication de leur virus.

Ils étoient en effet ſi affreux qu'ils ne différoient preſque pas des cadavres : c'eſt la comparaiſon qu'en fait Joſeph (*n*). Aretæe les compare auſſi à la mort. La Vitiligue blanche qui étoit l'eſpèce la plus commune

(*k*) Joſeph. *cit. lib.* 3. Aretæe raconte que bien des gens confinoient les Eléphantiaſis dans les déſerts, voyez p. 7. Ce qui ſuppoſe que cette pratique n'étoit pas générale dans les pays qu'il a en vue.

(*l*) Evang. de S. Matthieu, Ch. VIII. & XXVI. S. Luc, XVII.

(*m*) Liv. II. des Rois, Ch. VII. nº. 3. 8.

(*n*) *Loc. cit.*

des affections sordides de l'habitude du corps dans la Syrie, est aussi appellée *Elephantia alba*, parce qu'elle étoit également hideuse. Elle venoit principalement dans les maladies les plus mortelles; telles que la *maladie rougeatre*, *νοσος φοινικινος* (*o*), où se confondoit avec elle; & comme si elle n'avoit pas suffi pour defigurer le corps qu'elle saisissoit, les dartres les plus sales se joignoient à elle.

Le climat favorisoit tellement ces sortes de vices de la peau, dans l'Orient & en Egypte, que les habits mêmes & les logemens les communiquoient, ou plûtôt les occasionnoient (*p*). Les habits des Hébreux étoient de lin, de laine, ou de peau; l'infection lepreuse s'y manifestoit par des taches de diverses couleurs, & qui devoient être l'effet de la mauvaise préparation des étoffes; car les arts étoient trop grossiers chez une nation si agreste: les peaux & la laine étoient si mal decrassées qu'on y voyoit encore des taches rougeatres. Cependant ce défaut des habits ne pouvoit causer que de simples affections cutanées. Les étoffes de lin ne devoient pas avoir cette mauvaise qualité: aussi les Grands & les Prêtres, parmi ce peuple, en faisoient principalement usage. Pythagore n'en employoit pas d'autres; instruits,

(*o*) Hippocrat. *prædict. lib.* 2. n°. 49.
(*p*) Lévit. Ch. XIV.

ſans doute, les uns & les autres par les Prêtres Egyptiens, qui les portoient de préférence (*q*).

La lepre des maiſons, expreſſion priſe ſans doute dans le ſens le plus étendu, ſe montroit auſſi par des taches ſur les murailles. La loi ordonnoit que ſi elles s'étendoient, on démolit les maiſons; & que ſi après en avoir réédifié d'autres avec de nouveaux matériaux, les taches reparoiſſoient, on les abandonnât. Ces taches étoient probablement des efflorefcences ſalines, ou des éroſions, qu'une exceſſive humidité de l'air produiſoit, dans des maiſons ſur-tout qui ne conſiſtoient qu'au rez de chauſſée. Or un air ſoulé de vapeurs & de miaſmes ſalins qui s'élévent de la chaux & du platre des murailles, & même du ſol, eſt extrêmement pernicieux: il cauſe ſpécialement des maladies des nerfs très rebelles; il pouvoit auſſi donner lieu aux affections de la peau par la ſuppreſſion de la tranſpiration, & par l'éroſion directe de cet organe, principalement dans une nation qui y avoit une ſi grande propenſion. D'ailleurs l'humidité de l'air étoit ſi putréfiante, que les alimens mêmes les plus purs ſe corrompoient & étoient pleins de vers dans l'eſpace de 24 heures, comme il arrivoit à la manne qui tomboit dans le déſert (*r*).

(*q*) Bruker. *hiſt. phil.* Tom. I.
(*r*) Nombr.

Moyſe, dans la vuë de prévenir les horribles déſédations de l'habitude du corps, forma un code de Loix diététiques, les plus ſalubres. Il proſcrivit la chair de cochon & des quadrupèdes carnaciers, & en général celle des animaux qui n'avoient point été ſaignés, parce qu'elle eſt plus portée à la putréfaction; les oiſeaux de proye & les oiſeaux aquatiques, les reptiles, & les poiſſons qui n'ont ni écailles ni nageoires, dont la chair eſt viſqueuſe & putride; voyez p. 27. Il s'étendit auſſi beaucoup ſur la propreté des habits & ſur la ſalubrité des logemens (*s*). Plutarque, après avoir remarqué l'excellence de ces préceptes, ajoute que les Juifs s'abſtenoient de tout aſſaiſonnement qui venoit de la mer, parce qu'ils croyoient que cet élément eſt ennemi de l'homme, & qu'ils avoient en horreur la chair de cochon, à cauſe de la vitiligue & de la lepre que ces Barbares, continue-t'il, penſent qu'elle engendre (*t*). Ils tenoient vraiſemblablement les opinions des Egyptiens, qui l'avoient auſſi communiquée à Pythagore (*u*).

Cette averſion que la haute antiquité a eue pour la mer, prend ſa ſource dans les pernicieuſes influences des rives de cet élément qui n'étoient que marécages, infectés par la corruption des animaux & des vége-

(*s*) Lévitiq. Ch. XIV. XVI.
(*t*) *Loc. cit.*
(*u*) Bruker. *hiſt. phil.* Tom. I.

taux, & dont l'atmoſphère chargée d'exhalaiſons putrides portoit la mort à ceux qui les reſpiroient. Le ſel & les productions de la mer étoient fort pernicieuſes dans ces contrées; voyez p. 46. n°. 2, 3, 4. &c.

Le poiſſon & le porc étoient également deffendus chez les Syriens & même chez les Grecs, ſous l'emblême de la religion (*x*): c'étoit un infamie d'enfreindre ces préceptes (*y*). Le judicieux Plutarque remarque à ce ſujet qu'Homere ne fait jamais entrer le poiſſon dans les repas des Grecs, même lorſqu'ils campoient ſur l'Helleſpont, non plus que parmi ceux de cette nation qui habitoient dans les isles, excepté lorſqu'ils étoient vaincus par la faim (*z*). Les féroces Gaulois eux-mêmes qui s'établirent dans la Phrygie, s'abſtinrent du porc (*a*), inſtruits ſans doute par une fâcheuſe expérience.

L'uſage de certaines eſpèces de poiſſons, telles que les anchois &c. engendroit l'Eléphantiaſis parmi les Syriens; car Plutarque rapporte, ſuivant le langage ſuperſtitieux de cette nation, qu'une des Déeſſes du pays puniſſoit ceux qui en mangeoient, par une maladie dans laquelle les gras des

(*x*) *Sympoſ. lib.* 8. *Quæſt.* 8. &c. Herodian. *hiſt. lib.* 5.

(*y*) Menandre dans Porphyre, *de abſtinent. carn.* &c. *lib.* 4.

(*z*) *De Superſtit. Sympoſ. cit.*

(*a*) Pauſanias *in attic.*

jambes s'extenuoient, le corps ſe couvroit d'ulcères, & le foye pourriſſoit (*b*). Menandre raconte auſſi, que, lorſque par intempérance, les Syriens mangeoient du poiſſon, le bas-ventre & les pieds leur enfloient, & que dans cet état, revêtus d'un ſac, ils ſe couchoient par terre ſur les grands chemins, réduits à implorer la miſéricorde divine (*c*).

L'Eléphantiaſis de Syrie a été principalement obſervée par les médecins qui ont fleuri dans l'Empire Romain : ils étoient preſque tous Grecs, la plûpart de l'Aſie mineure ; tels étoient Galien, Archigenes, Aretæe, Oribaſe, Ætius, Themiſon, Paul, Soranus, &c. Comme la maladie ne parvenoit pas à un haut degré de virulence en Cappadoce, qui eſt un pays froid, il eſt plus que probable qu'Aretæe, qui en étoit originaire, a décrit celle de Syrie qui n'étoit pas éloignée de cette région, & où il avoit eu occaſion de la voir : car c'étoit encore la coutume de ſon tems de voyager pour ſe perfectionner dans ſa profeſſion ; il dût même pouſſer ſa courſe juſqu'à Alexandrie, qui étoit l'école de médecine la plus fameuſe : d'ailleurs ſa deſcription renferme celle d'Archigenes, même quelquefois quant à l'expreſſion, & elle eſt beaucoup plus complet-

(*b*) *Loc. cit.*

(*c*) Dans Porphyr. *cit.*

te. Or cet Auteur étoit d'Apamée, ville de Syrie, qui étant entourée d'un grand lac & de vaſtes marais, étoit une eſpèce de peninſule, où cette calamité devoit être fort commune; il n'eſt pas douteux que la deſcription que celui-ci en fait & qu'Ætius nous a conſervée dans ſa précieuſe collection, ne ſoit le type de celle du pays; j'en copie quelques traits qui caractériſent plus la maniere de cet écrivain, qu'ils ne différencient la maladie de celle qu'à peint Aretæe.

Les hommes, dit Archigenes, ſont plus ſujets à cette affection que les femmes, & parmi eux, principalement les perſonnes qui ont un ſang épais, viſqueux & redondant en atrabile, ou dans leſquels ſe produit beaucoup de pituite ſalée ou acide. Les alimens groſſiers & indigeſtes avec une vie oiſive lui préparent les voyes. L'exercice immoderé, ou déſordonné y contribue auſſi en occaſionnant l'épaiſiſſement du ſang.

Enfin des digeſtions trop fréquemment corrompues conduiſent également à cette altération virulente des humeurs: elle ſe forme ſurtout dans les enfans & les jeunes gens, principalement vers l'adoleſcence: elle vient dans les régions très chaudes, de même que dans les climats exceſſivement froids. Les premieres brulent le ſang; les autres le congélent: *la glace & le feu ſont en effet les élémens de la mort.*

S'il eſt inutile, continue cet Auteur, de

tenter la guerison des Eléphantiaques qui sont déja subjugés par l'ancienneté du mal, il seroit aussi très dur d'en desespérer dans le principe : un cœur compatissant & bienfaisant ne doit oublier aucune tentative même dans les maux extrêmes, du moins pour les soulager.

Aetius, qui avoit vû cette maladie non seulement en Syrie, mais encore à Alexandrie, où il avoit étudié ou exercé la médecine (*d*), en rapporte quelques singularités remarquables. „ Les chatrés, dit-il, ne sont „ point affligés de l'Eléphantiasis. J'ai vu des „ malheureux qui, dans cette horrible dif- „ formité, ont eu le courage de se couper „ les testicules : dans cet état, à la vérité, „ elle ne fait point de progrès : c'est pour- „ quoi il y a des Médecins assez hardis pour „ tenter cette operation ; & les malades qui „ ont échapé de ce danger ont été en effet „ delivrés du virus. " Les gens de l'art qui ont joui d'une reputation distinguée dans l'antiquité ne paroissent pas avoir approuvé ce moyen curatif. D'ailleurs les femmes ne sont elles pas sujettes à cette calamité ? elles ont fourni les trois cas que j'ai vûs.

Aetius rapporte encore que si un Eléphantiaque voit rarement sa femme, & qu'il soit bien disposé quand il l'approche, il ne communique pas toujours le virus à sa progeni-

(*d*) Conringius *de Hermet. Med. lib.* I. *cap.* IX.

cure. Nous avons rapporté ci-devant des obſervations de cette nature.

Le reſte de l'Aſie, depuis la Syrie juſqu'à la mer noire, n'étoit pas aſſez chaud pour être fécond en Eléphantiaſis propre. Mais comme il renfermoit bien des contrées pleines de lacs & de marais, elle ne devoit pas y être inconnue (*e*); Elle ſe montroit dans la Myſie, la Thrace, & même dans la Germanie, mais elle ne ſe voyoit pas dans la Scythie (*f*). Elle devoit approcher de plus près de la lepre dans ces regions, à cauſe de leur froidure: Le cas que raconte Galien d'un riche particulier de Thrace qui vint à Pergame pour ſe faire traiter de l'Eléphantiaſis, n'eſt que ce degré, puiſque ce malade fut gueri par l'uſage des vipères qu'Eſculape lui conſeilla dans un ſonge (*g*).

Avant que de quitter l'Aſie, faiſons une incurſion dans les Indes Orientales. Les peuples qui habitoient les côtes de la preſqu'isle d'Inde, de l'Arabie & de l'Æthiopie ne vivoient que de poiſſons que la mer laiſſoit par ſon reflux dans les criques & les creux des côtes, ou qu'ils pêchoient. Ils les mangeoient cruds ou cuits au ſoleil. Leurs cabanes étoient conſtruites d'os de poiſſons, dont les depouilles leur ſervoient pour ſe vêtir. C'eſt pourquoi les Anciens les appelloient *poiſſons*

(*e*) Strabon. *lib.* XII. &c.
(*f*) Galen. *de ſimpl. facult. lib.* X.
(*g*) Ibid.

marins, & *icthyophages* (*h*); il y avoit même de ces peuples qui se nourrissoient de serpents (*i*). Ces Indiens étoient d'un naturel apathique : insensibles aux accidens de la vie, ils voyoient du même œil les peines & les plaisirs. Ils vivoient moins que les autres hommes (*k*). Tel étoit le caractère des Sauvages de l'Amerique meridionale, qui observoient le même regime, lors de la decouverte : ils étoient sujets à l'Eléphantiasis & aux autres affections sordides de la peau : les mêmes vices devoient également être familiers aux Indiens Orientaux. Voy. p. 46. n°. 1. & 2. Les monumens historiques confirment cette induction physique : Aetius rapporte que les Indiens employoient bien des remedes pour se délivrer de ces maux (*l*) : son témoignage est d'une authorité d'autant plus sure qu'il étoit de la Mésopotamie, & qu'il avoit demeuré longtems en Egypte, regions qui étoient liées avec les Indes par un commerce reciproque. L'antiquité la plus reculée, les livres sacrés fournissent aussi des exemples de vitiligue contractée sur le bord oriental de la mer rouge (*m*).

C'est

(*h*) Arrien hist. d'Alexandre, & Periple de la mer rouge. Diodore liv. V. C. Jul. *Solin. Polyhist.* cap. LV. Pausanias *in Attic.*

(*i*) C. Solin. *cap.* XXXVI.

(*k*) Diodore cit.

(*l*) *Tetrab. IV. Sermo.* 1. *cap.* XXII.

(*m*) Nombr. XII. n°. 10.

C'eſt pourquoi Alexandre, dans le tour qu'il fit de la preſqu'isle d'Inde, défendit l'uſage du poiſſon à ſes habitans, dans la vue ſans doute de les délivrer de ces horribles infirmités (*n*). Car dans cet âge brillant de la Grèce, les connoiſſances humaines s'étoient prodigieuſement étendues, ſpecialement dans la phyſique d'obſervation; & comme les affections cutanées y étoient communes, on ne devoit pas en ignorer les cauſes vulgaires. Auſſi le nom de ce conquerant législateur ne ſe prononça pendant longtems dans les Indes qu'avec vénération.

La Perſe ne fut jamais plus devaſtée qu'après la mort d'Alexandre: ſes ſucceſſeurs, les Romains, les Tartares, les Arabes y perpétuerent, avec l'anarchie, un deſordre affreux; & mille maux la devaſterent auſſi: entre autres, une éruption puſtuleuſe ardente, connue dans l'Occident ſous le nom de *Feu Perſique* (*o*), paroiſſoit ſur le bas ventre qu'elle entouroit comme une ceinture: ce fut auſſi le nom que les Grecs lui donnerent, ils l'appellerent ζωδὲρ, & les Latins *Zona*. Elle degénéroit bientôt en ulcères rongeans, & elle étoit auſſi funeſte que commune. Les autres affections cutanées, crouteuſes, puſtuleuſes, vermineuſes s'y multiplierent auſſi, comme il conſte par les nombreux écrits que les Arabes donnerent ſur

(*n*) Arrien. cit. Solin. *cap.* VII.
(*o*) Plin. *hiſt. Nat. lib.* XXVI. *cap.* XI.

ces ſortes de maux. La lèpre n'y étoit pas inconnue (*p*). Il y a dans cette Région, des contrées extrêmement chaudes & humides, & où les peuples habitent des marais, & ne vivent que de poiſſons, mêmes cruds (*q*).

Il eſt vraiſemblable que la côte d'Affrique ſe reſſentoit auſſi de l'Eléphantiaſis, puiſque Cælius Aurelianus, qui y exerça ſa profeſſion, en traitte fort au long, non en copiſte, mais en praticien expérimenté. Il y a en effet dans cette partie de la terre, bien des Régions marécageuſes, & où les peuples vivent miſérablement, qui doivent avoir produit de tout tems cette calamité, ainſi qu'elles le ſont aujourd'hui, voyez p. 33 & 34. Les Anciens y avoient même obſervé, dans certaines contrées, des maladies vermineuſes de la peau, & la maladie pédiculaire, *φθειρίασις*, qui avoient pour l'ordinaire la même patrie que l'Eléphantiaſis. Diodore raconte qu'un certain peuple près de la Mauritanie qui ne ſe nouriſſoit que de ſauterelles ſéches, étoit d'une taille au deſſous de l'ordinaire; que leur vie ne paſſoit pas 40 ans; que vers cet âge il s'engendroit dans l'habitude extérieure du corps, des poux aîlés de différentes formes, que la peau en étoit toute criblée comme une ruche, & que ces malheureux périſſoient dans les tourmens (*r*).

(*p*) Herodot. lib. I.
(*q*) Ibid.
(*r*) Hiſt. liv. I. C. Jul. Solin. *cap.* 33.

Le Phthiriasis n'étoit pas rare dans l'Empire Romain. Archigènes en avoit traitté ; les Médecins & les Naturalistes qui vinrent après s'en occupérent aussi. Il s'élevoit, dans certaines espèces de cette sordide maladie, de petits boutons sur la peau, d'où il sortoit des poux sans discontinuer ; le corps se consumoit & dépérissoit dans des souffrances affreuses (*s*). Bien des Philosophes & des Généraux d'armée ont fini leurs jours de cette maniére (*t*). Cette honteuse maladie se continua dans le moyen âge : il est souvent fait mention depuis le VII. siécle, de maladies dans lesquelles il s'engendroit beaucoup de vers dans les boyaux qui causoient la mort la plus cruelle : en 695. Odon, rongé des vers & déchiré par de vives douleurs, se précipita dans la Meuse : l'an 910. l'Empereur Arnoux périt dévoré par les poux (*u*). L'humidité excessive & putride de l'atmosphère faisoit éclorre cette vermine dans le corps, comme elle fait dans les eaux corrompues.

La Grèce est baignée par la mer de tous côtés, & comprend un grand nombre d'isles qui l'entourent. Dans les anciens tems elle étoit revêtue en bonne partie de forêts,

(*s*) Aristot. hist. Animal. lib. V. cap. 31.

(*t*) Ælian. var. hist. lib. 4. cap. 28. Plutharq. sur Sylla &c. Diogen. Laerce, vie des Philos.

(*u*) Hist. de France par l'Abbé Veli. T. I. p. 315. & surtout la Collect. des Hist. de France cit.

& contenoit beaucoup de lacs & d'étangs ; ſuivant la deſcription des Géographes. Elle étoit donc favorable aux affections hideuſes de la peau. Les habitans, inſtruits ſans-doute par une facheuſe expérience, s'abſtinrent de manger du poiſſon, comme il a été dit p. 77. Il y avoit une tradition que la ville de Lépreon tiroit ſon nom de la lèpre qui affligea ſes premiers habitans (x). Cette ville étoit ſituée à 40. ſtades de la mer, dans une contrée marécageuſe : il y avoit même une ſource d'eau minérale qui guériſſoit par le bain & la boiſſon de l'alphos ou vitiligue blanche, & des dartres (y) : preuve inconteſtable que ces vices étoient fort communs dans le pays. L'Eléphantiaſis n'y étoit pas vraiſemblablement inconnu : nous avons obſervé après Hippocrate, que la vitiligue ſurvenoit ſouvent dans cette maladie, p. 36. ce qui ſuppoſe une affinité entr'elles. Aſclepiade, qui étoit de Pruſe en Bythinie, avoit écrit ſur cette maladie ſuivant Plutarque.

Cependant, lorſque la Grèce jouït, ſous un gouvernement équitable, des bienfaits de l'agriculture & des arts, la vitilige & l'Elephantiaſis en diſparurent : les auteurs de cette Région en parlent comme de maux à peu près étrangers : Paul d'Egine avoue qu'il écrit d'après Aretæe ſur l'Elephantiaſis ; il ne

(x) Pauſanias. Eliacor. lib. V. Suidaſ. lexic. Edit. Kuſter.

(y) Strabon. lib. 8.

paroit pas, en effet, en avoir eu une certaine connoiſſance par ſon autopſie; car il en diſtingue deux eſpèces, la rougeâtre & l'ulcerée, qu'il dit plus maligne, quoique cette diſtinction ne ſoit qu'une ſucceſſion de période de la même maladie; il paroit être le premier qui lui donne le nom de cancer univerſel.

Mais les autres affections ſordides de la peau n'y cefférent jamais: tous les Médecins du pays en traittent fort au long, & ils diſent même qu'elles conduiſent à l'Elephantiaſis. Les cauſes de ces maux, principalement l'exceſſive humidité de l'air y ſubſiſtérent toujours: Plutharque obſerve dans une de ſes queſtions ſur la nature, que les perſonnes qui ſe promenoient à travers les broſſailles, lorſqu'elles étoient encore baignés de la roſée, ſe trouvoient dans toutes les parties du corps qui en avoient été mouillées, infectées de la lèpre.

Les Médecins Grecs juſqu'à Actuarius, qui vivoit à Conſtantinople vers le XII. ſiécle, ne manquent pas de traiter de l'Elephantiaſis; mais cet Auteur repête Paul.

Cette maladie avec tout l'attirail lépreux s'eſt multipliée dans la Grèce, depuis quelle eſt tombée dans l'eſclavage, comme il a été obſervé p. 29.

Elle ne trouva pas les circonſtances favorables en Italie durant la République. Lucrece dit qu'elle n'y exiſtoit pas. Cependant

elle dût y naître quelquefois, parce que le concours des causes qui la produisent dût s'y rencontrer. En effet, cette région étoit fort humide (z); il y avoit beaucoup de marais, de lacs & de forêts (a), & les contrées les plus humides étoient les plus habitées : les bords du Tibre étoient couverts de villes & de peuplades (b) : les saisons étoient alors plus pluvieuses, & les méteores plus fréquens, & les épidémies moins rares & plus funestes, sur tout dans les premiers siécles de la fondation de Rome (c). On se nourrissoit d'alimens lâches, visqueux & putrides dans les lieux marécageux (d).

Quand la médecine fut cultivée dans cette ville, & que les lettres y furent plus répandues, on fit mention de l'Eléphantiasis. Elle y fut d'abord un phénomène rare : Celse dit qu'elle y étoit presqu'inconnue : mais bientôt les Ecrivains en parlérent comme d'une maladie qui s'y faisoit remarquer : Pline le naturaliste (e), le Philosophe Athenodore, & le Médecin Philon (f) dissertérent sur son origine, & sa multiplication dans le pays.

(z) Galen. *de Composit. Medicam. local. lib. V.*
(a) Strabon. *lib.* V. Vitruv. lib. I. *cap.* 4. Herodian. C. Jul. Solin. *Polyhist.* &c.
(b) Plin. *hist. nat. lib.* XVIII. *cap.* VIII.
(c) Tit. Liv. Denis d'Halicarnas. &c. spécialement Jul. Obsequens *de prodigiis.*
(d) Plin. cit. lib. 2. cap. V.
(e) *Hist. nat. lib. XXVI. cap. I.*
(f) Plutharq. *Sympos. lib. VIII. cap. IX.*

La lèpre, l'alphos, la mentégre &c. qui lui ont toujours ſervi de cortège, y devinrent communes. Le naturaliſte Romain obſerve que ces affections étoient ſi horribles, que quelque genre de mort que ce fut, étoit à préferer, & qu'on fut obligé d'appeller des Médecins d'Egypte où ces maux étoient familiers (*g*). Le luxe, qui, dès les premiers ſiécles de l'Empire, excèda les dernieres limites, en introduiſant la multiplicité de mets & des autres beſoins factices, retrancha le néceſſaire phyſique à la multitude, & ne contribua pas peu à la production de ces difformes cachexies de l'habitude du corps: Plutarque n'oublie pas cette puiſſante cauſe (*h*): les guerres civiles ſans fin eurent leur part à cet effet, en répandant le deuil ſur les campagnes.

Quelques contrées de l'Italie ſouffroient en particulier d'autres maladies honteuſes: telle étoit une maladie propre à la Campanie, dans laquelle des tumeurs hideuſes & d'un caractère feroce naiſſoient dans diverſes parties du corps, même au front, & qui, après une ſuppuration difficile & rongeante, laiſſoient des cicatrices affreuſes (*i*).

La partie de la Gaule méridionale qui eſt baignée par la mer Méditerranée, fut entie-

(*g*) *Loc. cit.* Galen.
(*h*) *Loc. cit.*
(*i*) Horat. *Satyr.* 5. *lib.* 2. où la deſcription de cette maladie eſt implicitement renfermée.

rement affligée des maladies hideuſes de la peau, ſpecialement de l'Eléphantiaſis. Le pays étoit fort humide: la côte étoit decoupée par des marais, des lacs & des étangs (*k*). Le continent étoit couvert de bois: dans le régne de Tarquin, la Provence n'étoit preſque qu'une forêt (*l*). La contrée de Marſeille, qui eſt à préſent ſi ſéche, ſi aride, ſi nue, avoit encore ſes montagnes garnies de bois de haute futaie du tems de Céſar (*m*). Arles & ſes environs n'étoient que marais, comme l'indique l'étimologie de ſon nom (*n*); la Crau de cette ville étoit anciennement un lac (*o*); les cailloux arrondis qui couvrent le terrain ſont au moins un monument que cette vaſte plaine a été lavée par une grande riviere. Dans la ſplendeur même de l'Empire la Gaule Narbonnoiſe avoit encore peu de villes, & elle étoit decoupée par des étangs, quoique les terres y fuſſent bien cultivées (*p*).

Les Celtes qui habitoient cette region ne connoiſſoient guère les arts, & ne cultivoient même pas les terres, longtemps après l'établiſſement des Phocéens à Marſeille: ils étoient

(*k*) Strabon *lib.* V.
(*l*) Tit. Liv. *Hiſt. lib.* V.
(*m*) Cæſar. *Comment. de Bello Gall.* Lucan. *Pharſal.*
(*n*) Cambden dans Gaſſendi. *Vit.* Peiresk. T. V. in fol. p. 264.
(*o*) Poſſidon. dans Strabon. *lib.* IV.
(*p*) Plin. *Hiſt. Nat. lib. III. cap. V.* Pompon. Mela. *lib.* II.

par conſéquent mal-vêtus ; ils logeoient dans des cabanes ou des tentes ; ils couchoient par terre (*q*). Leur nourriture devoit être foible & indigeſte ; ils mangeoient peu de pain & beaucoup de viandes ; les poiſſons étoient ſervis ſur les tables de ceux qui habitoient le long des fleuves, ſur les bords des étangs & ſur la côte. L'huile leur étoit preſqu'inconnue. Les riches buvoient du vin d'Italie ou de Marſeille : l'eau ou peut-être une biere mal préparée étoit la boiſſon du peuple (*r*).

Avec un appareil ſi favorable à l'Eléphantiaſis, on peut aſſurer qu'elle n'étoit pas rare parmi cette nation : il nous reſte un témoignage inconteſtable de cette aſſertion dans Aretæe : *Les Celtes*, dit ce Médecin, *qu'on appelle aujourd'hui Gaulois, ont une infinité d'autres remedes* ; (dans l'Eléphantiaſis) *ils employent de petites boules de nitre* (des ſavonnettes) *dont on blanchit le linge, & qu'on appelle ſavon : il n'y a rien de mieux que d'en frotter le corps dans le bain* (*s*). Cette grande expérience, les Gaulois ne purent l'obtenir que de la fréquence & de l'ancienneté de cette maladie chez eux. Marcellus, citoyen de Bordeaux, qui vivoit ſous

(*q*) Strabon. *lib.* IV. Diodor. liv. 5. Athenæe *lib.* 13. *cap.* 8. Vitruv. *lib.* 2.

(*r*) Poſſidon. dans Athen. *lib.* IV. Polyb. *lib.* 2. *cap.* 4. Strabon. *lib.* V.

(*s*) *De curat. Elephant.*

Gratien, rapporte que le Médecin Soranus entreprit autrefois de guerir deux cent personnes dans l'Aquitaine, attaquées de la Mentagre & de dartres fordides qui fe répandoient par tout le corps (*t*): Or l'Eléphantiafis ne differant guère des affections lepreufes que par le degré & la grandeur, vraifemblablement elle exiftoit auffi dans cette partie des Gaules.

Mais pour determiner le tems où cette calamité févifsoit dans la Gaule méridionale, il faut fixer l'âge d'Aretæe: pour celui de Soranus, cité par Marcellus, on ne peut le connoitre; parce qu'il y a plufieurs Médecins de ce nom.

Les plus anciens Grecs donnerent le nom de Celtique à la partie de la Gaule qui eft terminée par la mer Méditerranée, parce que ce fut celle qu'ils connurent la premiere. Or Aretæe dit que les Celtes s'appelloient de fon tems Gaulois, *Κελτας οἱ νυν καλεοντας γαλλοι* (*u*): Strabon & Paufanias qui étoient auffi de Cappadoce comme ce Médecin, voyant la Gaule dans le même lointain & dans la même perfpective, l'appellent également Celtique, & ils remarquent en même tems que fes habitans étoient nommés de leur tems, *Gaulois* (*x*); & le Geographe ajoute que ce fut à caufe de la célebrité de la Gaule Nar-

(*t*) *Cap.* XIX.
(*u*) *loc. cit.*
(*x*) *Geogr. lib.* IV. *Attica. lib.* I.

bonnoiſe & par le concours des Marſeillois que ce nom fut étendu enſuite aux autres peuples de la Celtique juſqu'à l'Ocean. Du tems de Diodore le nom de *Celtes* étoit encore donné aux habitans des regions qui ſont au-deſſus de Marſeille & entre les Pyrenées (*y*): & dans des ſiecles plus reculés les Grecs connoiſſoient même ſous ce nom les Gaulois établis ſur le Pô (*z*).

Aretæe dut donc vivre peu après ces Ecrivains. Il eſt probable qu'il eſt venu un peu après Galien; il fait mention du fameux conte de ce lepreux qui trouva ſon ſalut dans la boiſſon d'un vin impregné de la ſubſtance des vipères qui s'y étoient noyées, où il cherchoit la mort; avanture que Galien raconte avoir été obſervée non loin de Pergame ſa patrie, & probablement de ſon tems (*a*). D'ailleurs cet auteur, qui cite dans ſes ouvrages, qui ſont des diſcours prolixes ſur l'art de guerir, tous les Ecrivains qui ont traité des ſujets qui y ont la moindre relation, ne parle pas de l'Obſervateur de Cappadoce, qui tient pourtant le ſecond rang dans cet art. La parité de l'argument du ſilence de celui ci ſur Galien ne vaut pas, parce qu'ayant compoſé un ouvrage dogmatique, il ne dut pas l'appuyer ſur des authorités. Il paroit même avoir vécu après Archigènes qui fleuriſſoit

(*y*) Liv. V. nº. XXI.
(*z*) Dioniſ. *Geograph.*
(*a*) *De ſimpl. Facult.* lib. II.

ſous Trajan, parce que ſa deſcription de l'Eléphantiaſis renferme celle de celui-ci, ſouvent quant à l'expreſſion & qu'elle eſt complete comme nous l'avons remarqué.

M. Petit infére avec raiſon dans ſes notes ſur Aretæe, que cet Auteur employant les confections où entrent les vipères, il dut vivre entre Andromaque, Médecin de Neron, qui eſt le premier qui en a fait uſage, & Aetius qui eſt le plus ancien Ecrivain qui le cite: Cælius Aurelanius rapporte qu'aucun des anciens Médecins, excepté Themiſon, & peut-être le Philoſophe Democrite, n'avoit donné de traitement méthodique de l'Eléphantiaſis; il ne connoiſſoit par conſéquent point Aretæe, il étoit néanmoins très érudit, & grand Compilateur, car il cite tous les Médecins Grecs qui l'ont précedé: or il ſuivit de près Galien ou il fut même ſon contemporain, puiſqu'il n'en parle pas, & qu'il noublie pas Soranus qui vivoit 30. ou 40. ans avant (*b*). Aretæe eſt donc venu plus tard qu'on ne le penſe; il doit avoir vécu vers la fin du deuxieme ſiecle.

Cette maladie étoit donc commune & ancienne vers ce tems dans la Gaule méridionale, ſpecialement ſur la côte. Elle étoit généralement répandue dans l'Empire, parceque les cauſes qui l'engendrent y exiſtoient preſq'univerſellement.

(*b*) Hiſt. de la Méd. &c. par le Clerc.

Il n'eſt donc pas neceſſaire de recourir à la communication de ce mal de proche en proche pour en expliquer l'origine & la multiplication dans l'Occident. C'eſt pourtant l'opinion généralement reçue aujourd'hui qu'il y paſſa de l'Orient avec l'armée de Pompée; mais quoique le plus grand nombre des Ecrivains croye qu'il eſt contagieux, on ne trouve pourtant aucun cas qui le demontre : Galien ſeul en rapporte un ; mais c'étoit une lepre, puiſqu'elle fut guerie par l'uſage des vipères, que l'on ſait par une expérience ſuivie ètre tout à fait inſuffiſantes dans l'Eléphantiaſis, maladie reconnue au-deſſus de l'art par le ſuffrage unanime des Obſervateurs. Enfin j'ai demontré qu'elle ne ſe tranſmet que par la génération. Voy. p. 74. n°. 5. La lepre elle même, & les autres affections hideuſes de la peau, excepté la gale, ne ſe communique pas facilement : c'eſt une vérité que la pratique nous apprend, & qui n'étoit pas inconnue à Ariſtote : Ce Philoſophe dit que la gale ſe prend plus aiſément que la lepre, parce que dans celle-là la peau eſt enduite d'une humeur glutineuſe qui peut ètre ſaiſie par le tact; au lieu que dans celle-ci la peau étant ſéche, l'infection ne peut guere avoir lieu (*c*) : Alexandre eſt du même avis (*d*). Ce n'eſt pas la premiere fois que la vérité ſe trouve du côté du petit nombre : on crut

(*c*) *Probl. Sect. 7. n°. ultim.*
(*d*) *Problem. Med. n°. 42.*

universellement la contagion des maux sordides & affreux par le sentiment d'horreur & & d'aversion qu'ils excitent, & non par l'autopsie.

Il paroit cependant que l'antiquité ne fut pas généralement convaincue de la prétendue contagion de la maladie herculéenne, puisque la coutume de releguer les malheureux, qui en étoient attaqués, hors de la societé ne fut pas reçue par tout, non seulement parmi les nations policées de l'Orient, comme il a été observé p. 71; mais encore dans l'Occident durant l'Empire, puisqu'aucun Auteur Romain n'en fait mention.

Mais il y a encore d'autres argumens, outre celui de la non-contagion de ce mal, pour combattre l'opinion dont il s'agit. Pline sur l'autorité de qui on la fonde principalement, assure qu'on n'avoit point vu d'Eléphantiasis avant l'âge de Pompée (*e*): mais n'ajoute-t-il pas que la colique parut pour la premiere fois sous le principat de Tibere, quoiqu'elle reconnoisse tant de causes vulgaires? que le charbon fut apporté de la Gaule Narbonnoise en Italie sous les Censeurs L. Paulus & Q. Marcus, quoique l'expérience nous démontre tous les jours qu'il ne se communique pas? que l'hydrophobie étoit aussi une maladie nouvelle, quoiqu'elle existât de tems immemorial, notamment dans l'âge

(*e*) *Hist. Nat. lib.* XXVI. *cap.* I.

d'Homere (*f*)? enfin que l'Eléphantiaſis même n'étoit pas connue dans les Gaules où nous venons de prouver qu'elle étoit familiere ?

L'époque de l'apparition de cette horrible maladie en Italie eſt reculée par d'autres Ecrivains. Le Philoſophe Athenodore raconte qu'elle n'y fut connue ainſi que l'hydrophobie que du tems d'Aſclépiade (*g*) : or ce fameux Médecin mourut fort agé avant l'an 662. de Rome, longtems avant l'expédition de Pompée en Syrie, puiſque ce Général nâquit l'an 648 (*h*). Le Médecin Philon au contraire rapproche ce prétendu évènement : il dit que la premiere maladie avoit paru depuis peu (*i*). Mais le judicieux Plutarque, qui étoit ſon contemporain, répond à ce ſentiment, qu'on a pris pour nouveau la quantité & le nombre, & non l'eſpèce, & que cette maladie ainſi que les autres affections lepreuſes, étoit devenue ſeulement plus commune & plus violente (*k*).

Bien plus, & ceci eſt fort remarquable, ſi l'armée de Pompée à ſon retour de Syrie eut réellement tranſmis le virus éléphantiaque dans l'Occident ; les Ecrivains de cet âge,

(*f*) Plutarq. *Sympoſ. lib.* VIII. *Q.* IX. Cæl. Aurel. *Cap. de Hydroph.*

(*g*) Dans Plutarq. cit.

(*h*) Bayle Dict. crit. art. Aſclepiad. Cocchi *Diſcorſo primo ſopra* Aſclepiado p. XVIII.

(*i*) Plutarq. cit.

(*k*) *Ibid.*

& même ceux du ſiecle ſuivant, où l'eſprit humain atteignit les dernieres limites, auroient-ils manqué de conſigner un évenement ſi mémorable dans les annales de l'hiſtoire? Pline ſur tout qui eſt ſi attentif à ces ſortes d'époques, auroit-il paſſé ſous ſilence celle-ci, tandis qu'il parle d'autres époques de cette nature dans le chapitre même où il fait mention de cette maladie? Athenodore, Philon & Plutarque qui diſcourent ſur les maladies nouvelles, & en général les Médecins, qui ont tant écrit dans cet âge lumineux, auroient-ils oublié d'enrichir les annales de l'art de guerir d'un fait de cette importance? Celſe ſpecialement, qui vécut vers la fin du ſiecle de Pompée, auroit-il tû cette origine? & Maur, qui étoit encore plus près de l'âge de ce Général, auroit-il manqué d'embellir ſon ouvrage poetique ſur la vertu des ſimples, d'une épiſode ſi frappante (*l*)? Le ſiege de Naples par Charles VIII. dans le XV. ſiecle, quoique peu diſtingué par les lettres, a été pourtant noté par des Ecrivains contemporains, comme le centre de diſperſion du mal vénerien.

Pline, infiniment partagé par la ſomme des connoiſſances dont il s'occupa, compila bien

(*l*) Cet Auteur ce contente de dire ſur cette maladie:
Eſt Lepræ ſpecies, Elephantiaſiſque vocatur
quæ cunctis morbis major ſic eſſe videtur
ut major cunctis Elephas animantibus exſtet.
de Virib. Herbar. Cap. V.

plus qu'il ne discuta, & ne pût avoir une exacte notion de l'Eléphantiasis : ne croit-il pas que quelqu'un en fut gueri par l'usage de la menthe sauvage (*m*). Il reconnoit enfin que la lepre avec toutes ses espèces étoit répandue en Italie, & il ne la soupçonne pas d'être nouvelle : or cette hideuse affection n'a jamais été commune, que lorsque l'Eléphantiasis a paru en même tems, parceque les causes n'en sont pas essentiellement différentes.

Mais si Pline, si Athenodore, si Philon parlent de maladies nouvelles, c'est que les écrits sur les maladies étoient en effet nouveaux dans les premiers siecles de l'Empire. Les Lettres, la Médecine principalement, ne furent introduites à Rome que dans le VI. siecle de la fondation de cette ville : Archagatus fut le premier Médecin qui vint s'y établir l'an 585. de cette Ere (*n*) : La gravité Romaine ne s'étoit pas encore pliée aux arts des Grecs, & ce ne fut même que dans le siecle suivant, qui fut celui de Pompée, qu'elle commença de les cultiver, parce que les Grecs ayant afflué dans la capitale, ils y répandirent, avec les connoissances, l'esprit d'observation ; & bien des maladies qui furent décrites pour la premiere fois, & qui furent remarquables par leur caractère affreux & par leur multiplication, passerent bientôt

(*m*) *Hist. Nat. lib.* XX. *cap.* XIV.
(*n*) *Ibid. lib.* XXIX. *cap.* I.

après pour nouvelles : La langue Grecque dans laquelle on écrivit d'abord contribua encore à cette erreur ; on prit pour nouvelles les maladies qui parurent ſous un nouveau nom ; ainſi la colique, dont le nom eſt grec, fut miſe par Pline au nombre de celles-ci. Il eſt vraiſemblable encore qu'Aſclepiade, qui brilla autant par ſon éloquence que par des ſyſtèmes de genie, ayant écrit ſur l'Eléphantiaſis dans cette époque où le genie des Romains ſe tourna vers les lettres, il lui donna avec de la célébrité un air de nouveauté. On ſait d'ailleurs que les Anciens ne ſe piquoient pas beaucoup d'exactitude en chronologie.

Les Arabes ayant conquis la Syrie & l'Egypte dans les VII. & VIII. ſiecles, & ſubjugué enſuite une partie de l'Europe, l'Eléphantiaſis fut appellée auſſi *Lèpre des Arabes*. Elle eſt une eſpèce de cancer univerſel, dit Avicenne, qui commence par les extrêmités des membres. Les veines ſe montrent à la face & à la poitrine ; cette maladie eſt cauſée, ſuivant ce Mêdecin, par l'air corrompu, ou par le voiſinage des lepreux ; par les alimens ſalés & groſſiers ; par le poiſſon, les chairs d'âne, &c. ainſi qu'on le voit, continue-t-il, à Alexandrie.

Il paroit que cet Ecrivain, qui vivoit à Iſpahan dans le IX. ſiecle, n'a connu cette maladie que par relation ou dans des voyages, puiſqu'il cite ce qui s'obſervoit à Ale-

xandrie ſur ce ſujet, & que probablement elle étoit fort rare dans l'autre ville, dont le climat eſt en effet très ſec (*o*).

La médecine ancienne s'accorde à preſcrire dans cette calamité un regime frais, doux & leger; à tirer du ſang, pour paſſer aux vomitifs & purgatifs heroïques; à venir enſuite à l'uſage du petit lait & du lait coupé; à employer les bains tiedes d'eau ſimple & des ſources ſulphureuſes; à recommander enfin la navigation, & à abandonner pourtant les plages maritimes, qui étoient en effet la plûpart marécageuſes. Elle fournit auſſi une prodigieuſe quantité de médicamens internes & externes, reſineux, mieilleux, ſavonneux, acides, acres, deterſifs; parmi leſquels il y en a beaucoup d'une qualité antiſeptique & antiſcorbutique: tels ſont, la racine d'aſperge cuite dans le vinaigre, le vinaigre lui-même, le ſuc de cedre, l'ail, le choux, le trefle, le clematis, le fenugrec, la patience, le raifort, la renoncule, la rue, la moutarde, &c. le bitume, le ſel, le ſouffre, l'alun, &c. entroient auſſi dans la compoſition des topiques.

Les Orientaux avoient plus fréquemment recours, ainſi qu'apréſent, aux fleuves, où ils ſe baignoient & dont ils buvoient les eaux: il paroit que c'étoit auſſi la pratique des Juifs, par l'exemple de Naaman, qui obtint ſa gue-

(*o*) Chardin. voyag. en Perſe, &c.

rifon des eaux du fleuve Jourdain, où il fe baigna fuivant le confeil du Prophéte Elifée, & qui font encore aujourd'hui très falutaires dans les affections lepreufes par leur nature faline & fulphureufe (*p*).

Cependant l'antiquité n'a qu'une voix pour prononcer fur l'incurabilité de ce mal heroïque, & fi l'expérience ne confirmoit pas cette affertion, l'exceffive multitude de recettes, fouvent difparates, qui forment l'appareil therapeutique des Anciens, en feroit la preuve inconteftable : car quand une maladie peut céder, les moyens curatifs ne font pas fi divers ni fi contraires.

L'Eléphantiafis fe perpétua dans l'Occident, & s'étendit même les fiecles fuivans, où elle trouva les circonftances les plus favorables. L'Empire affailli de toutes parts par les Barbares du Nord depuis le II. fiecle, s'écroula enfin dans le V ; la plus belle partie de l'Europe refta devaftée durant ces irruptions ; les campagnes mal cultivées ; la terre en deuil fe couvrit d'herbes fauvages, au lieu des riches moiffons dont elle étoit parée autrefois ; les eaux croupiffans par tout, les infectes fe multiplierent infiniment : le froment, le vin & les troupeaux devinrent fort rares. Les arts étant tombés dans la langueur, les habillemens furent miférables & les logemens humides & infalubres. Quelle degra-

(*p*) V. Sandys & autres voyages.

dation n'éprouva pas en particulier la France méridionale, qui ſous le gouvernement Romain étoit au premier rang pour la culture des champs, pour les richeſſes, & pour la dignité de ſes habitans & de leurs mœurs (*q*).

Le deſordre des Etats parvint au comble dans le X. ſiecle, à la mort de Louïs le débonnaire : l'autorité du Souverain ayant été uſurpée & diviſée par une infinité d'Officiers militaires, qui devinrent autant de tyrans de differens ordres, elle fit place au ſyſtème féodal, c'eſt-à-dire à l'anarchie & à la confuſion. Une nouvelle tyrannie, la ſuperſtition, ou l'abus énorme de la religion, naquit de la degradation de l'eſpèce ; &, après avoir enlevé aux peuples leur miſérable néceſſaire phyſique, elle multiplia encore leurs malheurs par des guerres ſans fin. Le deſordre phyſique fait néceſſairement le deſordre civil. La déſolation des campagnes fut extrême dans cette période ; elles ſe convertirent en forêts & en lacs ou en marais. On habitoit en bonne partie dans des lieux fangeux & marécageux : nombre de villes célébres n'avoient pas de meilleur emplacement ; rien en effet de plus agreſte que l'architecture de ces tems ; on batiſſoit indifféremment ſur le penchant ſeptentrional des montagnes, dans des expoſitions inſalubres, & ſur les bords des étangs. Les maiſons étoient la plû-

(*q*) Plin. *Hiſt. Nat. lib.* III. *cap.* IV.

part des ſortes de cabanes conſtruites de pailles, de roſeaux & de pieux cimentés avec de la terre glaiſe, ſans commodités, même ſans cheminées: il n'y en avoit point encore au XIV. ſiecle en Angleterre; on ſe ſervoit de torches pour éclairer dans la nuit. Dans le ſiecle ſuivant les chaſſis de vitre étoient encore un meuble de luxe en France. Les villes étoient ſouvent brulées; elles n'étoient point pavées, & les rues étoient infectées. L'agriculture étoit négligée à un tel point qu'en Italie même le vin n'étoit pas encore commun dans le XIII. ſiecle, & il n'étoit guere connu dans le reſte de l'Occident. Dans le ſiecle d'après on ne le trouvoit en Angleterre que dans les boutiques des apoticaires qui le vendoient comme un cordial. Le labourage étant alors dans un très mauvais état, les grains étoient par conſéquent très rares: les troupeaux faiſoient la principale richeſſe du peuple dans cette même isle; on ne s'y nourriſſoit guere que de viande, fraiche en été, & ſalée en hyver. L'olivier avoit preſque diſparu depuis l'âge de Charlemagne; cet arbre ainſi que la vigne periſſoit auſſi fort ſouvent par la fréquence d'hyvers ſi rudes que les grandes rivieres ſe geloient profondement, & que les golphes mêmes de la Méditerranée prenoient, ainſi que le vin dans les celliers (*r*).

(*r*) V. Muratori *Antiquit. Italic. medii ævi. T.* 2. *Diſſert. XXI. &c.* Collect. des hiſtoir. de France par les

Les ſaiſons & les méteores ſuivirent le dérangement de l'agriculture & du ſol. Depuis le VI. ſiecle les pluyes furent exceſſives & les inondations fréquentes, les froids extrêmes, les méteores ignés étonnans; les famines furent auſſi horribles que fréquentes. Depuis l'an 606. juſqu'en 1039. que les annales en ſont exactement recueillies (s), leur intervalle moyen, en ſuppoſant la durée de chacune de ſix mois ſeulement, eſt de 7. ans.

L'infection de l'air, qui reſulta de l'abandon des campagnes, abregea beaucoup la vie: la vie moyenne dans les habitations près des marais en Provence eſt de 18. à 20. ans, au lieu qu'elle va de 30. à 50. dans les autres ſituations de la même province, ſuivant les ſupputations que j'en ai faites; elle ne devoit pas exceder les limites dans une bonne partie de l'Europe, où la plûpart des lieux habités ſe trouvoient au milieu de la fange & des eaux ſtagnantes, & où d'ailleurs les fréquentes épidemies faiſoient d'étranges ravages.

Les maladies ſe multiplierent en effet d'une maniere ſi prodigieuſe dans cet eſpace de tems calamiteux. Le parallèle de la fréquence des épidemies avant & après la deſtruction de l'Empire Romain en eſt la preuve demonſtrative & la juſte meſure reſpective. Depuis

Benedictins. Hiſt. de France par M. Veli, continuée par M. Villaret. Hiſt. of England by Hume, in 8°. T. 2.

(s) Collect. des Hiſtor. de France cit.

la fondation de Rome juſqu'au principat d'Auguſte, eſpace de 732. ans, on compte, ſuivant le calcul de Kircher, 33. peſtes, ou grandes épidemies en Italie ou dans toute l'Europe : en ſuppoſant la durée moyenne de chaque peſte d'une année, il faut retrancher 33. de 732, & diviſant le reſtant par 33, le quotient $21\frac{1}{5}$. exprime le nombre moyen d'années entre chaque peſte, priſe dans le ſens le plus étendu dans cette période.

Il y a eu 97. peſtes depuis J. C. juſqu'en 1680. leur intervalle moyen eſt de 17. ans, environ $\frac{1}{5}$. plus court que dans la période précédente. Entre l'an 1006. de cette Ere & l'an 1680, on trouve 52. peſtes, preſque toutes générales, & qui ont été les plus meurtrieres des tems hiſtoriques : l'intervalle moyen eſt de 12. ans, qui eſt près d'un tiers moindre que l'autre.

Le XIV. ſiecle eſt le plus remarquable de l'hiſtoire par la confuſion des Etats : il eſt auſſi le plus calamiteux : il fut devaſté par 14. peſtes au moins, & les plus funeſtes, & preſque toutes univerſelles : leur intervalle eſt de 6. ans, le plus court qui ait jamais été obſervé.

Les XV. & XVI. ont ſouffert chacun 6. peſtes. Elles ſont à une diſtance moyenne entre-elles de près de 16. ans : les gouvernemens avoient repris de la vigueur : c'eſt pour cette raiſon que dans le XVII. ſiecle

les peſtes furent encore plus rares; leur intervalle eſt de 20. ans. Et depuis 1680. que les Etats jouiſſent d'une ferme & paiſible adminiſtration il n'y a plus eu de ces ſortes d'épidemies générales.

La France fut peut-être encore plus malheureuſe que le reſte de l'Europe durant le moyen âge. La ſomme des peſtes ou épidemies très pernicieuſes qui ont ſévi dans une ou pluſieurs de ſes provinces à la fois, depuis l'an 503. juſqu'en 1039. monte à 70 (*t*): leur diſtance moyenne eſt de $6\frac{1}{2}$. ans.

Je reviens au X. ſiecle, époque du plus affreux bouleverſement des Etats & de la ſocieté, époque auſſi de la plus grande multiplication des maladies. Un deluge de maux auſſi funeſtes qu'épouvantables, & qui parurent nouveaux autant par leur extrême violence que par leur prodigieuſe quantité, ſubmergea l'Occident & ſubſiſta juſqu'au XVI. ſiecle: *Senſit & facies hominum novos omnique ævo priore incognitos non Italiæ modò, vero & univerſæ prope Europæ morbos*, comme avoit dit Pline dans un autre période: le feu ſacré, le mal des ardens, les peſtes les plus funeſtes ou les fievres les plus malignes, le ſcorbut, la ſuette, les dyſenteries mortelles, le phthiriaſis; la plique Polonoiſe, le mal vénerien parurent de toutes parts & exercerent longtems les ravages les plus af-

(*t*) Collect. des Hiſtor. de France cit.

freux. L'Eléphantiasis se répandit d'une façon si étonnante avec toutes les affections lepreuses ses alliées, ainsi qu'elle fait encore aujourd'hui dans les isles de la Grece, qui se trouvent dans le même état politique où étoit alors l'Europe, (p. 30.) que dans le IX. siecle, il y avoit des hopitaux destinés uniquement à cette sorte de calamité dans toutes les villes : Matthieu Paris en comptoit encore de son tems dix-neuf mille dans la Chrétienté (*u*) : Louïs VIII, Roi de France, fit des legs en 1227. à deux mille Leproseries de son Royaume (*x*) qui étoit moins grand qu'aujourd'hui.

Les lettres s'étant éclipsées dans le moyen âge, on ne trouve plus décrits sur cette maladie durant cette ténèbreuse période. Les Annales de la saine médecine finissent au VI siécle avec Paul d'Egine, & ne sont proprement reprises qu'au XIII: exceptés quelques foibles ouvrages qui avoient paru depuis le XI siécle. A leur défaut, l'histoire du sol, des tems & du régime que je viens de tracer, seroit un monument incontestable de l'existence de l'Eléphantiasis durant cet espace de tems, puisque les causes qui l'engendrent existoient au plus haut degré, si d'ailleurs les écrivains Ecclésiastiques ne nous en avoient pas laissé des témoignages indirects dans leurs

(*u*) Hist. d'Angleter.
(*x*) Collect. des Hist. de France cit. Hist. de France cit. T. 1. Du Cange *Gloffar.* voc. *Lazari.*

pieuses Legendes. Plusieurs actes du VI siécle font mention de lépreux : Gregoire de Tours parle d'un lieu où ces infortunés se nétoyoient le corps, & d'un hopital qui leur étoit destiné : St. Gregoire, Pape, fait mention d'un lépreux, *quem*, dit-il, *densis vulneribus morbus elephantinus defædaverat.* Il raconte aussi que deux moines furent frappés de la même maladie (suivant l'expression des Juifs), de façon que leurs membres tombérent en pourriture, *pour avoir tué un ours.* Dans le VIII siécle, l'Abbé Othmar en Allemagne, & Nicolas, Abbé de Corbie dans les Gaules, construisirent des léproseries : ces sortes de maisons charitables étoient connues en Italie sous le nom de *Lazaretti.* Il est parlé de lépreux dans la vie de S. Athanase dans le IX siécle. Et en général, les actes des Saints recueillis par les Bollandistes sont pleins d'exemples de ces malheureux dans toute l'Europe durant le moyen âge; il y est même fait mention d'un cas de lépre, *horrendissima Elephantiæ lepra*, dans la vie de S. Antonin au IV siécle (*y*).

Muratori, d'où j'ai tiré la plûpart des passages précédens, rapporte encore la loi 176 de Rhotaris, Roi des Lombards, promulguée en 630, qui statue que les lépreux sont morts civilement, & que si la misère les oblige de

(*y*) Muratori *Antiquit. Ital. Med. ævi &c. T. II. diss.* XVI. Hierolexicon *aut.* Dominico Macro &c. act. *Elephant. Morb.* Du Cange. act. *Elephant.*

mendier, il leur eſt deffendu d'approcher de trop près des perſonnes ſaines, qu'il leur eſt enjoint d'avertir en frappant ſur un morceau de bois. Ce même Antiquaire fait encore mention d'une riviére fameuſe dans ces tems dans la contrée d'Aſti en Italie, pour la lotion des lépreux (*z*). C'eſt pourquoi les Lombards paſſoient dans le VIII ſiécle, pour une nation infectée de la plus horrible lèpre (*a*). Caſſiodore, qui mourut l'an 530, ſemble connoitre cette maladie (*b*).

Nombre d'autres loix atteſtent l'exiſtence de ce fléau dans la même période. Un Parlement convoqué par Pepin à Compiégne l'an 757, établit des capitulaires pour la diſſolution des mariages des lépreux: un autre capitulaire de l'an 789, deffend encore à ces malheureux de ſe mêler dans la compagnie des gens ſains (*c*).

Les climats froids n'étoient pas un obſtacle à la production de cette hydre. Les anciens Bretons en étoient ſans doute affligés. Ce peuple habitoit au milieu des forets & des marais dont l'isle étoit remplie. Ils étoient la moitié nuds. Leur Diéte favoriſoit les maladies putrides; car l'agriculture ne prit faveur avec les arts dans cette région, & pour

(*z*) *Loc. cit.*
(*a*) Hiſt. de France cit. T. I. Collect. des Hiſt. de France, cit.
(*b*) *Var. Epiſt. lib. X. epiſt.* 30.
(*c*) *Ibid.*

un tems fort court, que dans le IX ſiécle, ſous le règne d'Alfred, qui mit fin à la déſolation où ſe trouvoit l'Etat depuis longtems. Anciennement, les Législateurs de cette nation avoient fait une deffenſe religieuſe de manger du poiſſon, vraiſemblablement dans les mêmes vuës de ſalubrité que dans l'Orient, pour diſſiper & prévenir les maladies hideuſes du corps, que cet aliment produit dans de telles circonſtances. Cette loi fut abrogée à l'introduction du Chriſtianiſme dans cette ìsle. La lèpre ne tarda pas par conſéquent d'y ſévir. Auſſi un Canon des loix qui y furent promulguées au X ſiécle, roule ſur la ſéparation des conjoints dans le mariage pour cauſe de gâle (*d*), c'eſt-à-dire, de lèpre; car la gâle eſt un vice trop léger & trop paſſager pour jamais dirimer une union ſi étroite. Cette généralité des loix civiles ſur la lèpre, ou l'Eléphantiaſis qui portoit alors le même nom, dans toute l'Europe, démontre qu'elle y étoit commune dans l'eſpace de tems dont il s'agit.

Elle n'y fut donc pas apportée par les Croiſades. Louïs le jeune, Roi de France, à ſon retour de la Paleſtine, donna à l'Ordre de S. Lazare l'intendance & l'adminiſtration de toutes les Maladreries du Royaume. Ce Prince fut de la ſeconde Croiſade, qui ſe fit en 1100, trois ans après la premiere:

(*d*) Hiſt. of. England by Smollet. T. I.

je ne parle pas de l'expédition de Bernard l'hermite, dont la troupe fut massacrée avant de passer le détroit de Constantinople : l'armée de la premiére Croisade ne s'en retourna pas : or comment dans l'espace de trois ans, cette virulence, dont la marche est d'ailleurs si lente, se seroit-elle répandue si prodigieusement par l'infection de quelques individus dans tout l'Occident, au point qu'on y eut déja bâti partout des hopitaux pour les malheureux qui en étoient saisis ? Mais un siécle auparavant, la même maladie étoit commune dans le Royaume : le Roi Robert fit un pélerinage dans le Berri, à la fin du X siécle, où il donnoit l'aumône aux pauvres lépreux, qui y étoient en grand nombre, & leur baisoit la main (*e*). Les Evêques, sous le soin de qui les lépreux se trouvoient, alloient les laver, & leur rendre d'autres services de fraternité (*f*).

L'Eléphantiasis existoit donc & étoit même fort commune en Europe avant les Croisades. Si le commerce entre l'Asie & cette partie du monde en avoit occasionné la communication, pourquoi y auroit-elle cessé depuis un si longtems, quoique la navigation entretienne aujourd'hui une correspondance plus étroite entre tous les ports de la Méditerranée avec l'Orient & l'Egypte, où cette

(*e*) Collect. des Hist. de France cit. Du Cange. voc. *Lazari.*

(*f*) *Ibid.*

calamité dure encore ? Par la même raiſon, ſi les pélerinages que l'on faiſoit dans la Paleſtine avant les Croiſades, & dont le premier, que l'on connoiſſe, ne datte pourtant que de l'an 987. avoient contribué à cette contagion, pourquoi ceux que nos Religieux entreprennent tous les jours, n'ont plus ce funeſte effet, non plus que les longs ſéjours qu'y font nos négocians ? les mêmes argumens détruiſent l'opinion de l'illuſtre Auteur de l'*Eſprit des Loix*, qui prétend que la propagation de ce virus fut occaſionnée en Italie par les guerres fréquentes des Grecs avec les Latins.

Il paroit que dans ces tems l'on ne croyoit à la contagion du même virus, que d'une foi implicite, puiſque l'on ne craignoit pas trop l'approche des lépreux, qu'on appelloit auſſi *mezeaux*, (très miſérables). Nous venons de voir que le Roi Robert leur baiſoit les mains, & que les Evêques les fréquentoient familiérement. Ils avoient même une certaine liberté de ſortir de leur demeure commune, puiſqu'ils alloient mendier, comme il a été remarqué, & qu'il eſt rapporté dans les conſtitutions, que Henri, Roi d'Angleterre, fit dans le XII. ſiécle, contre les perſonnes qui aborderoient dans cette isle la bulle d'interdit du Pape, que ſi elles étoient lépreuſes, elles ſeroient brulées (*g*).

(*g*) Hiſt. of England tit.

Il y avoit des villes, comme Marſeille, où elles avoient la permiſſion d'entrer au moins dans certains tems de l'année (*h*). Les médecins, qui depuis la renaiſſance des Lettres, ont été préoccupés en faveur de cette contagion, ne parlent que d'après des bruits populaires, & l'averſion que l'on a naturellement pour les objets horribles: mais lorſqu'ils ont voulu s'aſſurer du fait, ils n'ont pû trouver aucun exemple qui l'établit: Fernel, après avoir adopté l'opinion commune, avouë néanmoins que quelques informations qu'il ait priſes, il n'a jamais pû découvrir un cas qui l'ateſtât (*i*). Foreſtus, Fabricius, Platerus &c. qui penſoient comme le public ſur ce ſujet, étonnés cependant, de voir la fréquentation journaliere des lépreux avec les perſonnes ſaines, même parmi des gens mariés, ſans qu'elle fut ſuivie d'aucune communication du virus, ſont forcés d'en attribuer l'origine ordinaire à certaines qualités de l'air & du régime.

L'Eléphantiaſis ſe ſoutint avec vigueur en Europe tant que l'ariſtocracie monſtreuſe des Barons ſubſiſta, & elle étoit ſi commune, que dans la plûpart des villes on éliſoit tous

(*h*) *Præſenti conſtitutione firmamus deinceps obſervandum quod nulli Leproſi ſeu Mezelli, divites vel pauperes, poſſint vel debeant ſtare infra Maſſiliam, nec converſari deinceps niſi tantum per XV. dies ante paſcha, & per VIII. dies ante Natale Domini* &c. ſtatut. Maſſil. *lib* V. *cap.* XV.

(*i*) *De Morb. occult. lib.* I. *cap. XII.*

les ans des Magiſtrats & des Médecins pour faire la viſite générale des perſonnes ſoupçonnées d'en être infectées. Cet uſage duroit encore au commencement du XVII. ſiécle (*k*).

La partie maritime de la France méridionale fut cruellement affligée de cette calamité (*l*). Elle avoit encore au XV. ſiécle beaucoup d'étangs & de marais; la baſſe Provence ſur tout en étoit remplie, & ſes montagnes, qui n'offrent à préſent que le roc, étoient revêtues de bois de haute futaye, comme il conſte par d'anciens actes: la contrée de Marſeille elle-même étoit pleine d'eaux ſtagnantes. C'eſt pourquoi, la ladrerie étoit au plus haut degré dans cette Province, ainſi que dans le bas Languedoc; elle s'y montroit avec les mêmes caractères qu'en Syrie (*m*), ainſi que nous l'avons vû de nos jours, voyez p. 30, 31.

Les léproſeries étoient bâties hors des villes: à Marſeille on en avoit conſtruit une à un demi-quart de lieuë loin, avant l'an 1210. ſous le titre d'*hopital de S. Lazare*. Le viſiteur eſt appellé dans le Bulletaire de 1426. *Chriſti pauperum Beati Lazari in eo languentium morbo lepræ infectorum viſitator* (*n*).

(*k*) Voy. les Obſervateurs depuis le XIV. juſqu'au XVII. ſiécle. Mém. pour ſervir à l'hiſt. d'Arras &c.
(*l*) Voy. les Aut. François, Hollier, Duret, Ambroiſe Paré, Varandé, Dolé &c.
(*m*) Voy. Guidon de Cauliac. Chirurg.
(*n*) Hiſt. de Marſeille, par M. Ruffi.

La vitiligue étoit la plus commune en France, principalement en Bretagne, en Guienne, aux environs de Bordeaux, surtout qui n'étoient que marais, en Flandre & généralement sur les côtes maritimes du Ponent. On la nommoit *mal de S. Main.* On distinguoit l'Eléphantiasis en rougeâtre & en jaunâtre, qui ne sont pourtant que des nuances de la même maladie. Elle étoit principalement affectée au midi de ce Royaume.

La Hollande & l'Allemagne, sur-tout les contrées maritimes, en étoient aussi beaucoup infectées. Elle n'étoit même pas rare en Suisse. Cependant elle étoit plus virulente dans les climats chauds de l'Europe.

Les Médecins les plus célèbres en attribuoient la cause à l'usage du lait, du poisson &c. aux alimens indigestes, à l'air trop humide & corrompu &c. (*o*).

Ils confirmérent le jugement des Anciens sur cette terrible maladie : qu'elle est absolument invincible, & qu'on peut à peine se proposer de l'adoucir & de la mitiger, & que c'est surtout par un régime frais, & par les bains. Les vipères, qui tenoient leur prétendue vertu héroïque dans ce mal de l'autorité de Galien, la perdirent tout-à-fait depuis cette époque, par l'expérience qu'en firent de grands Praticiens, Fernel, Palma-

(*o*) Voy. les Aut. de la Not. II. & de plus Horstius, Forestus, Sennert, Plater, Hausinus in Holler. Fallop. &c.

tius &c. Le mercure, que des écrivains du premier ordre, que Baillon lui-même vante comme ſpécifique contre cette hydre, fut bientôt après reconnu au contraire, pernicieux par l'accord unanime des obſervateurs.

Les affections lépreuſes cédent quelquefois, & c'eſt au même genre de remèdes qui adouciſſent l'Eléphantiaſis, & auxquels on doit ajouter les ſulfureux & les antimoniaux. Heurnius guérit un lépreux par une diéte végétale, ſpécialement de concombres (*p*); diéte approuvée par Willis, & qui eſt en effet puiſſamment antiputride, reſolutive & adouciſſante : auſſi a-t-elle réuſſi de nos jours pour guérir un phthiſique (*q*). Cardan cite un cas de lèpre diſſipé par l'uſage de la chair de Tortue continué ſix mois. On rencontre encore quelques exemples de guériſon de cette maladie par d'autres moyens plus compliqués.

Les mêmes cauſes qui engendrérent la lèpre, modifiées & compliquées avec d'autres, donnérent naiſſance en même tems à nombre d'autres calamités qui affligérent l'eſpèce avec tant de cruauté & d'horreur.

Le feu S. Antoine, ou feu infernal, ou mal des ardens, ſévit principalement en France; il éclata en 993. Une ardeur ou feu interne dévoroit les membres & les en-

(*p*) In Fernel.
(*q*) Frederic Muſſel. *obſervat.*

trailles, quoique ſouvent l'habitude du corps fut froide : le corps dépériſſoit ; la peau collée ſur les os étoit livide : des douleurs atroces tourmentoient les malades ; ils entroient en convulſions : les chairs ſe conſumoient enfin & noirciſſoient comme des charbons ; ou elles tomboient en gangrêne & en ſphacèle, de façon que les membres puoient horriblement, & ſe détachoient même du corps. Enfin, ces malheureux, au milieu des tourmens & dévorés par un feu implacable, ne déſiroient que la mort, pour mettre fin à leur ſouffrance extrême. Mais elle n'arrivoit que lorſque le corps étant déja mutilé de ſes membres, le feu avoit gagné les organes de la vie (*r*).

Cette épidémie reſſemble à la maladie gangrèneuſe cauſée par le bled ergoté ; c'eſt qu'effectivement, les ſaiſons trop humides, qui donnent lieu à ce vice des graines, devoient l'occaſionner encore plus fréquemment dans la période la plus affreuſe du genre humain.

Une autre maladie ardente exerçoit ſes cruautés dans le même tems : c'étoit le feu ſacré, ou feu Perſique, l'herpes rongeant des Grecs, comme quelques Erudits de cet âge l'appelloient, qui ſe montroit ſous la forme d'éréſipèle (*s*), & qui étoit produit

(*r*) Collect. des Hiſt. de France. Cit. Hiſt. des Ordr. Monaſtiq. T. 2. *Antiquit. ital. Med. ævi* &c. cit. du Cange Gloſſ. art. *Ardentes.*

(*s*) *Loc. cit.*

par le concours des mêmes circonſtances que dans les anciens tems ; voy. p. 81. Il étoit auſſi accompagné de mille autres affections ſordides de la peau comme dans la même époque. Ce mal étoit fort chronique, puiſque ceux qui en étoient travaillés entreprenoient de longs pélerinages.

On conſtruiſit un grand nombre d'hôpitaux pour les deux maladies ignées, ſurtout pour la premiére ; il y en avoit un à Marſeille avant le XII. ſiécle : on l'appelloit *hoſpitale eorum qui igne infernali laborare dicuntur* (*t*).

Dans ces tems agreſtes, la ſuperſtition, qui prenoit de nouvelles forces dans le ſein même de la misère & des calamités, tenoit la place de la médecine : attribuant à la colère immédiate de l'Etre Suprême les phénomènes dont on ignoroit les cauſes, l'on ſe contentoit de ſolliciter de ſa miſéricorde des guériſons miraculeuſes qu'il leur montroit dans la culture des terres ſous une bonne police :

Quorum operum cauſas nulla ratione videre
Poſſunt, hæc fieri divino nomine rentur.
de Rer. Nat. lib. VI.

Le feu ſacré n'eſt pas encore entiérement éteint dans les contrées humides : à Lon-

(*t*) Hiſt. de Marſeille cit.

dres il eſt $\frac{1}{1441}$ de la ſomme des maladies qui ont abouti à la mort depuis 1761. juſqu'à 1763. (*u*).

Une autre calamité, encore plus affreuſe, & inconnue aux Anciens, la Plique Polonoiſe, parut ſur l'horiſon en 1241. après l'invaſion de la Pologne par les Tartares, & ſe montra principalement dans une région de ce Royaume ſituée entre la Hongrie & la Province de Pocouch dans la Ruſſie noire. Elle s'eſt étendue juſque dans le Briſgaw, l'Alſace, le Pays-Bas, & dans quelques autres contrées ſur les bords du Rhin. Elle naît du concours de la boiſſon d'eaux de mauvaiſe qualité, & d'alimens indigeſtes dans une atmoſphère humide, froide & inſalubre. Elle a de l'affinité avec la groſſe verole, le ſcorbut & l'Eléphantiaſis. On la traitte avec l'acantha, le ſèdum, l'eſpèce de mouſſe, dite *plicaria*, la racine de houblon, c'eſt-à-dire, avec de ſimples antiſcorbutiques & antiſeptiques (*x*).

Le ſcorbut ſe multiplia tellement dans le XVI. ſiécle, & ſe montra ſous une forme ſi hideuſe qu'on le prit pour un mal nouveau. Il pullula dans les régions humides & froides, ſurtout dans les endroits maréca-

(*u*) Voy. les bills de mortalité dans le *Genthlemans Magazine*.

(*x*) Journal Germaniq. an. 1751. *Collect. de diſput. Morb. ab Haller.* T. I. Collect. Acad. de Dijon. part. Etrang. T. III. p. 285. &c.

geux. Il avoit la plus grande affinité avec l'Eléphantiasis, par la tumefaction dure des jambes & quelquefois des tempes, par des tubercules repandus sur toute l'habitude du corps, par des croutes, des écailles &c. (*y*), & aujourd'hui même il a conservé cette alliance dans les régions qui se trouvent dans le même état, où étoit l'Europe dans ce siécle: le Dr. Nitsch, qui eut occasion d'observer cette maladie dans l'armée Russe dans les campagnes du nord des années 1732. & 1737. en remarqua une forme qu'il appella scorbut froid, & qui doit être nommé scorbut *éléphantiaque*: la couleur de la peau étoit pâle, jaunâtre; les bras & les jambes étoient prodigieusement tumefiés par une enflure dure, & ils étoient parsemés de poireaux: les tempes étoient aussi gonflées par une tuméfaction dure: la sérosité du sang étoit trouble. Ce scorbut étoit plus chronique que les autres; il duroit tout l'été & bien avant dans l'automne. L'Auteur le divise en *muqueux*, dans lequel la graisse étoit de cette nature; en *muriatique*, lorsque les cartilages & les os du nez étoient rongés; & en *tophacé*, lorsque les poireaux étoient répandus sur la peau: la premiere forme fut observée à Azoph, à la forteresse Sainte Anne, & sur le Neister; la seconde à Abo; la troisiéme à Borgo en Finlande.

(*y*) Voy. les Auteurs de ce siécle.

Le même Obſervateur décrit encore deux nuances de ſcorbut, l'une livide, l'autre pétéchiale, qui ont auſſi une certaine reſſemblance avec l'Eléphantiaſis : dans l'une & l'autre, les tempes & les glandes parotides étoient tumefiées & les ſoucis rougeâtres, de façon que la face reſſembloit à celle des Satyres, & le corps exhaloit une forte puanteur. Les ſcorbuts Eléphantiatiques furent remarqués à Wiburg, à Uſtſmara & à Petersbourg ; ils étoient la plûpart incurables (z).

Les contrées où ils ont été obſervés ſont pleines de lacs & de marais, ou ſe trouvent ſur des côtes découpées par des criques & des bayes profondes. Le poiſſon qui y eſt très gras fait une bonne partie de la nourriture du pays. Le Docteur Nitſch attribue la cauſe de ces ſcorbuts aux alimens putrides & à l'humidité de l'air (*a*).

Les mêmes circonſtances ont lieu, mais à un moindre degré, dans le Kamtchatka ; il y règne auſſi un ſcorbut qui a un extérieur vérolique ou lépreux par les boutons & les écailles dont le corps eſt couvert (*b*).

Le ſcorbut a d'autres analogies avec l'Eléphantiaſis, de façon même que quelques Auteurs du Nord confondent ces deux maladies : dans l'une & l'autre le ſang eſt putre-

(z) Extr. de Lind. tr. du ſcorbut, ſeconde Edit.

(*a*) *Ibid.*

(*b*) Genthlemans Magazine. Septemb. 1764.

fié, ou diſſout & livide, & la ſeroſité ne ſe ſépare pas facilement du caillot : l'une céde aux refraichiſſans & aux antiſeptiques; l'autre n'eſt mitigée que par leur moyen. Elles naiſſent toutes les deux dans les contrées trop humides, mais le ſcorbut aime les climats froids, & l'Eléphantiaſis ne parvient au plus haut degré que dans les pays chauds : les alimens indigeſtes préparent les voyes au premier; l'autre exige le concours d'une nourriture lache & putride. La complication de ces cauſes doit donc produire une maladie mixte : elle dût paroitre auſſi dans les anciens tems : l'appareil therapeutique de la médecine ancienne dans l'Eléphantiaſis, parmi un prodigieux nombre de médicamens, en renferme beaucoup d'antiſcorbutiques très vantés, (voy. p. 99.)

Le ſcorbut exiſtoit en effet dès les tems les plus reculés. Il ſéviſſoit avec des ſymptomes violens dans la Germanie, lorſqu'elle étoit habitée par des peuples errants, ſuivant la deſcription que font de ce mal Tacite & Pline. Hippocrate en parle auſſi, & il dût l'avoir obſervé en Thrace, qui étoit dans le même état que la Germanie. Il étoit au plus haut degré, & il avoit même de l'affinité avec l'Eléphantiaſis par les nombreux ulcères de l'habitude du corps & par l'enflure des jambes (c). Mais il diſparut ou il ne

(c) V. Hippocrat. *Prænot. Epid. lib.* 2. &c. Cælius Aurelian. *Morb. Chron. lib.* III. *cap.* III. Aretæe &c.

ſe fit plus remarquer par ſa violence lorſque les regions furent policées : C'eſt pourquoi les Ecrivains des ſiecles d'Athènes & de Rome qui vinrent après n'en font plus mention. Il reparut encore durant la confuſion féodale avec la même fureur & par la même raiſon que dans l'autre période, ou dans l'âge de Germanicus. Et depuis que les terres ont été remiſes en valeur par le labourage dans les tems modernes, il a reperdu cette apparence ſi horrible.

L'exceſſive humidité dont l'air étoit ſurchargé depuis tant de tems jointe à une nourriture lache, foible, indigeſte, pénétra juſque dans la ſubſtance des os & dans le ſuc qui les forme, les ramolli, les deprava ; & l'on vit auſſi dans le XVI. ſiecle s'étendre & ſe multiplier un vice de conformation, le rachitis ou noueure qui defigura les enfans principalement dans les climats humides & froids, ſpecialement dans les contrées maritimes ou baſſes. Ce mal paſſa encore pour nouveau : il n'étoit pourtant pas inconnu à l'antiquité : Hippocrate paroit l'avoir obſervé, vraiſemblablement en Theſſalie ou en Thrace, où il devoit être commun ainſi que le ſcorbut : *Ceux que l'aſthme ou la toux rendent boſſus*, dit cet Obſervateur, *périſſent avant l'âge de puberté* (*d*).

Enfin l'alteration délétère des humeurs fut

(*l*) *Aphor. Sect.* 6. n. 46.

favorifée à un tel point par le concours des caufes tant de fois mentionnées, depuis le X. fiecle fur tout, qu'elle parvint dans les fources de la vie, & infecta la femence. Nombre d'Ecrivains du XIII. & XIV. fiecles décrivent groffierement des maladies de la verge & des aines caufées par un coït impur avec des femmes publiques ou avec des Eléphantiaques. Elles confiftoient en ulcères de la verge blancs ou rouges & fi phagædeniques qu'ils devoroient quelquefois tout le membre; en ardeur de l'urethre; en phymofis & paraphymofis; en bubons; on gueriffoit ces maux par le cauftique & par la diéte rafraichiffante; quelquefois ils étoient incurables: quand on pouvoit obtenir la fuppuration des bubons, la guerifon s'enfuivoit. (*e*).

Ces vices véneriens fe contractoient principalement par un commerce avec des perfonnes qu'on difoit éléphantiaques; & ils étoient affez fréquens fuivant le recit des Obfervateurs de ce tems. On prenoit même la lèpre, comme on le croioit, par cette voye. Le Dr. Cocchi cite un paffage d'un manufcrit de la bibliotheque de Laurent de Medicis, qu'il croit du XI. fiecle, pour le plus tard: On y fait cette queftion: pourquoi un Eléphantiaque ayant connu une femme faine, une autre perfonne qui aura commerce avec

(*e*) V. beaucoup de citat. fur ce fujet dans l'illuftre M. Aftruc *de Morb. Vener.* lib. I. & principalement dans Muratori *Antiquit. Ital. Med. ævi. diff.* XLIV.

celle-ci, en eſt infectée λωβοῦτας (*f*)? Cette demande montre que le moyen d'infection étoit familier. Les Arabes & les autres Ecrivains depuis ce ſiecle juſqu'avant l'époque de la découverte du nouveau monde, rapportent de ſemblables obſervations : on en cite deux entre autres par leſquelles il conſte qu'un commerce paſſager avec des femmes attaquées, dit-on, de la lèpre communiqua ce mal, de ce nombre eſt un Bachelier en Médecine à Montpellier, qui pour avoir connu une Dame qui venoit d'en être guerie en apparence, en fut bientôt tout couvert (*g*).

Ces exemples demontrent que le mal qui ſe communiquoit par cette voye ne pouvoit être que vénerien & tel qu'il a été obſervé depuis, parce que la lèpre ne ſe communique point, même par un commerce long & journalier entre des perſonnes mariées. (voy. p. 47. n°. 5. & p. 112. les autres affections ulcèreuſes & les bubons qui ſe contractoient par l'acte vénerien, reconnoiſſoient auſſi le même virus; & ils offroient en effet les mêmes ſignes que ceux communiqués depuis par ce même acte & qu'on a qualifiés de *Véneriens*. Le praticien le plus expérimenté n'y ſauroit appercevoir d'autre difference que celle du nom. De ſavans Ecrivains ſe ſont donné bien de la torture pour releguer ces ſortes

(*f*) *Trattat. dei Bagni di Piſa, Cap.* 4. *not. p.* 282-284.
(*g*) V. M. Aſtruc. *cit.* & principalement Muratori cit.

d'affections à un genre d'une autre nature ; ils en ont accusé l'échauffement & l'acrimonie de la semence & des liqueurs muqueuses des organes : mais de telles causes que nous voyons quelquefois ne produisent que des alterations superficielles & très legeres, des ardeurs passageres, de simples écorchures, rarement des phymosis & très mediocres, jamais de bubons, jamais d'ulcères phagédemiques à ronger tout le membre : aussi le simple repos suffit pour dissiper ces indispositions. Il paroit aujourd'hui infiniment plus décrit qu'avant la fameuse époque du siege de Naples par Charles VIII, on rencontre cependant beaucoup moins d'observations de ces sortes d'affections communiquées par un acte vénerien pur, & jamais de cas d'ulcères qui aient consumé les organes, ni même de bubons revêches ou qui ayent suppuré. Un commerce sain a-t-il jamais produit le cas que Palladius rapporte ? il dit qu'une personne qui connut une femme publique en gagna un anthrax au gland, qui dans l'espace de six mois pourrit & tomba (*h*) ; or ce cas a tous les caractères du virus vénerien : un anthrax propre, tel que nous le voyons, n'est pas une tumeur chronique, encore moins met-il six mois à degénerer en ulcère ou en sphacèle.

Les Médecins des siecles grossiers dont il

(*h*) V. l'ouvrage cit. de M. Astruc.

s'agit, n'étoient pas assez habiles dans la partie clinique pour distinguer par des noms propres la grosse verole & l'Eléphantiasis : & aujourd'hui même que l'art d'observer est si répandu, il se présente encore bien des cas où cette distinction ne peut s'obtenir que par l'épreuve du mercure.

Le virus verolique devoit en effet exister en Europe avant la découverte de l'Amérique : le même concours des causes physiques se trouvoit dans l'une & l'autre partie du monde depuis nombre de siècles : les terres la plûpart en friche, couvertes de forêts & pleines d'eaux stagnantes ; les saisons très plûvieuses, les alimens foibles, putrides, & le manque de boisson vineuse, les logemens humides & insalubres, les habillemens misérables. L'Eléphantiasis & les autres cachexies hideuses sévissoient également de part & d'autre avec les fievres pestilentielles, qui ne cessoient presque jamais : & généralement toutes les maladies naissent ensemble dans les mêmes circonstances sur toute la terre ; la grosse verole est de leur cortège, ainsi qu'on le voit dans les Indes Orientales, dans l'Afrique, dans le Pérou & dans toutes les isles de l'Amérique méridionale. (voy. p. 33 - 44.) Et de nos jours on rapporte le cas d'un chien infecté de ce mal spontané en Allemagne (*i*).

(*i*) *Comment. de Reb. in Scient. Nat. & Med. gest.* Leipsic T. IV. p. 157.

Il paroit que le virus ſeminal ou venerien a toujours exiſté, quoiqu'à un degré mediocre, dans les regions chaudes de l'Aſie; en Perſe, en Syrie, en Paléſtine, en Arabie, en Egypte, où l'Eléphantiaſis a toujours été commune; puiſqu'il y a eu de tout tems dans ces Etats des loix œconomiques, qui ordonnoient la ſéparation des perſonnes qui avoient des écoulemens de ſemence & des femmes pendant leurs régles, & la circonciſion par les raiſons mentionnées p. 68: or aujourd'hui les vices veneriens legers ne ſe diſſipent-ils pas par le ſimple repos & le regime frais, comme dans ces anciens tems?

Ces terribles cachexies, le mal venerien, le ſcorbut, le rachitis, l'Eléphantiaſis, &c. furent groſſierement crayonnées dans l'eſpace de tems qui s'écoula du IX. juſqu'au XIII. ſiecle où l'ignorance étoit trop grande. Mais elles furent bientôt remarquées avec des yeux plus habiles, & elles paſſerent d'abord la plûpart pour nouvelles, parce qu'elles n'étoient pas exactement décrites par les Ecrivains précédens, & pour contagieuſes, parce qu'elles inſpirent une horreur & une averſion inſurmontables.

Il s'étoit fait dans cette époque une révolution dans l'eſprit des hommes. Ils avoient été reduits à un tel degré d'aviliſſement par une double tyrannie, la farouche ſuperſtition & la monſtrueuſe ariſtocracie féodale, qu'ils ſentirent dans l'extrèmité du mal le remede

dont ils avoient beſoin pour reprendre les droits de l'équité naturelle : ce cruel ſentiment les obligea de penſer par eux-mêmes & de tourner leur eſprit martial vers les moyens propres à cet heureux effet. Cette fermentation ſe developpa vers le XI. ſiecle, tems le plus affreux de l'hiſtoire, & elle fut le germe des connoiſſances & la cauſe de la renaiſſance des Lettres : L'on voit renaitre dans ce ſiecle la litterature médicinale. Des raiſonnemens froids de quelques Grecs qui ſe refugierent de Conſtantinople, où il ne reſtoit plus qu'un eſprit de ſubtilité, auroient-ils pû allumer dans l'ame des peuples de l'Europe qui auroient été dans la léthargie, ce feu divin qui les releva de l'état abject où ils gémiſſoient depuis un ſi long eſpace de tems ? Si la ſimple communication des livres avoit jamais pû exciter l'amour des lettres & cette curioſité irreſiſtible qui porte à la recherche de la vérité, le commerce maritime qui entretint toujours une étroite correſpondance entre les villes de la Méditerranée & Conſtantinople, les auroit-il laiſſé éteindre dans cette partie du monde ?

Les maladies héroïques ont ſubi la revolution des tems, ainſi que la terre elle-même, & l'eſprit humain, & tout ce qui exiſte. Elles avoient anciennement régné dans l'Occident avant la fondation de Rome, époque où la nature étoit ſi brute : l'état où ſe trouvoit la Germanie, même du tems de Germanicus,

manicus, & la Thrace ou la Thessalie dans l'âge d'Hippocrate est un monument qui atteste ce régne funèbre. Lorsque les Romains eurent policé les nations de l'Europe, les maux disparurent ou s'affoiblirent à un tel point qu'ils n'attirerent presque pas l'attention des Observateurs. Mais après l'anéantissement de l'Empire, la nature abandonnée reprit sa rusticité, & tous les genres de calamités remonterent sur l'horison, & parvinrent enfin au plus haut degré de domination dans les siecles de l'anarchie. Ils dechurent dans la période suivante vers le XVI. siecle, pour disparoitre presqu'entiérement le siécle d'après : le virus vénérien est resté, mais si fort énervé, que vraisemblablement il ne tardera pas de s'éteindre, & le sera lorsque les climats seront parvenus à un plus haut dégré de sèchereſſe. A Marseille, l'air est trés sec, ce vice ne produit pour l'ordinaire que de légers symptomes, très rarement il entame les solides.

Cet heureux changement, qui ramena la salubrité dans l'Occident, fut operé par l'amélioration qu'éprouverent les Etats depuis le XIV. siecle où le Ministère commença de miner la puissance des Barons & le despotisme universel des Prêtres ; & il a été parfait au commencement du dernier siecle, que les gouvernemens ayant pris une juste consistance après l'extinction des desordres intestins ; la culture des terres & l'encouragement

des arts ont été pleinement favorisés : on a respiré un air plus sec & plus pur ; la nourriture a été plus nerveuse ; les habillemens plus sains, les logemens plus salubres ; & ce déluge des maux s'est enfin écoulé ; la vie est redevenue plus longue : la vie moyenne des communautés est aujourd'hui de 40. à 50. ans dans les peuplades qui se trouvent dans les contrées bien exposées en Provence, au lieu qu'elle ne passoit pas la moitié de ce terme dans la malheureuse période du moyen âge, voy. p. 103. par conséquent la population s'est accrue, contre l'opinion de quelques Calculateurs politiques (*k*). Les villes sont plus grandes & les peuplades plus nombreuses que dans cette époque : de vastes terreins dans cette même province, spécialement dans le territoire de Marseille, qui ne nourrissoient alors que des herbes sauvages & des insectes, renferment à présent des hameaux de cinq à six cent habitans, formés chacun par une famille, il y a deux ou trois siecles.

Ces salutaires influences furent beaucoup accrues & accélerées en France sous le ministère de Colbert, qui, en créant & en multipliant les manufactures, donna une nouvelle vie à l'agriculture, & aggrandit le commerce maritime. En Provence on coupa les bois dont le pays étoit revêtu ; le commerce

(*k*) M. Wallen. Essai sur la differ. du nombre des hommes dans les tems anciens & modernes, &c. an. 1754.

de l'Amerique qui y commença dans cette immortelle époque, y prit de tels accroiſſemens, qu'au lieu de 5. à 6. vaiſſeaux que Marſeille expédioit dans l'année pour cette partie du monde, elle y en envoye depuis une quarantaine d'années près de cent: l'année 1764. il en eſt même parti 115. Auſſi nos peres ont vû défricher & deſſecher une bonne partie des terres, pour fournir à une ſi grande conſommation: on a ſurtout étendu les vignobles pour cet effet, & à un tel point que la province, qui dans le dernier ſiécle ne produiſoit guere du vin au-delà de ſon uſage, en exporte à préſent du ſeul port de Marſeille environ cent mille mielleroles, meſure de 56. pots, outre une prodigieuſe quantité d'eau de vie.

Le vin contribue infiniment à combattre les affections cutanées & généralement les maladies putrides. Le charbon, qui étoit autrefois ſi commun en Provence, eſt devenu très rare, même dans les contrées qui le favoriſent le plus par leurs eaux croupiſſantes, parce que le plus bas peuple boit à longs traits cette précieuſe liqueur.

Des Obſervateurs Allemands avoient remarqué, que depuis que cette boiſſon étoit devenue plus commune, le ſcorbut n'avoit plus été fréquent. Depuis que l'uſage du cidre eſt devenu général en Angleterre la gale & la lèpre, qui infectoient cette isle,

ont preſqu'entiérement diſparu (*l*). Le ſucre a eu quelque part à ces bons effets (*m*).

L'olivier, qui a été cultivé avec tant de ſuccès dans la France méridionale, n'a pas peu contribué à y éteindre ces vices de la peau ; l'huile dont on aſſaiſonne le poiſſon en corrige puiſſamment la propenſion à la putridité & les qualités froides.

En encourageant la culture des vignes & des oliviers, l'œconomie politique a donc procuré un plus précieux avantage que celui du gain, la ſalubrité du climat.

Quare agite, ô proprios generatim diſcite cultus
Agricolæ, fructusque feros mollite colendo.
Neu ſegnes jaceant terræ : juvat Ismara Baccho
Conſerere, atque oleâ magnum vertire Tiburnum.

GEORGIC.

(*l*) Huxham *de Morb. Colic. damnonior.*
(*m*) V. pag. 52. n°. 5. & Pringle cit.

F I N.

